

Mot de la rédaction

Ce numéro 11 de *L'Éconolien* a grandement bénéficié de la fidélité des anciens et amis, qui ont donné de leurs nouvelles et même envoyé des photos, qu'ils soient en Afrique, en Asie, en Europe ou dans les Amériques, ainsi que de la productivité des collègues du Département qui ont attiré l'attention par leurs travaux scientifiques et, pour certains, par leur récente apparition au grand écran. La productivité des étudiants de doctorat n'a pas été moindre. La rubrique *Le diagnostic de nos docteurs* fait état, dans le présent numéro, de pas moins de trois thèses défendues avec succès ces derniers mois. La rédaction de *L'Éconolien* a également constaté que les frontières entre les rubriques *Au 6e étage* et *Échos des anciens et amis* sont devenues de moins en moins étanches. Les collègues collaborent fréquemment avec des anciens et amis dans des actions ou des projets communs et ce, à un point tel que les faits concernés peuvent être indifféremment couverts par l'une ou l'autre des deux rubriques. Comme à l'accoutumée, la rédaction des rubriques *Un ancien nous reçoit* et *Un prof nous parle* a permis à son responsable de s'entretenir avec des personnages fascinants. Le chroniqueur littéraire de *L'Éconolien* a une fois de plus fait montre de son éclectisme dans le choix des ouvrages dont il a fait la recension. Après tout, le nombre 11 n'est-il pas sacré dans certaines sociétés africaines, étant pris dans le sens de ce qui oriente vers l'idée du renouvellement de la communication des forces vitales? Il est vrai que, pour d'autres sociétés,

le même nombre est associé à la démesure et à la discorde. Nous préférons croire que c'est la première signification qui prévaut dans *L'Éconolien* qui vous est offert aujourd'hui, de même, nous l'espérons, que dans les prochains numéros. Mais à vous d'en juger!

*André Martens avec la collaboration de Suzanne Larouche-Sidoti;
Pascal Martinolli : montage graphique; Alfred Senmart : critique de livres;
Jocelyne Demers : révision des textes.*

Mot du directeur

J'aimerais d'entrée souhaiter à toutes et tous une excellente année 2007. Qu'elle vous apporte santé et bonheur, paix et prospérité!



Notre collègue, Jean-Marie Dufour, devient Officier de l'Ordre national du Québec (Parlement du Québec, 20 juin 2006). Dans l'ordre habituel: Marie-Claude Beaulieu, professeure au Département de Finance et assurance de l'Université Laval, le rédacteur de L'ÉCONOLIEN, Jean Charest, Premier ministre du Québec, Jean-Marie Dufour; Lise Provost, directrice des communications à la Chambre de la sécurité financière, Lynda Khalaf, professeure au Département d'économie de l'Université Carleton.

Notre Département est des plus performants en recherche et la grande qualité de nos chercheurs se traduit par une formation de très haut niveau pour nos étudiants de tous les cycles. Au premier cycle, le Département a récemment introduit une orientation «Honor» dans le baccalauréat spécialisé. Cette orientation offre aux meilleurs étudiants (c'est-à-dire ceux qui auront conservé une forte moyenne pendant les deux premières années de leur programme) quatre cours de troisième année de très haut niveau, soit en microéconomie, en macroéconomie, en économétrie et en méthodes quantitatives. L'objectif de cette nouvelle orientation est de bien préparer les étudiants performants aux études supérieures, tant au Canada ou à l'étranger qu'à notre Département. On constate que le niveau de scolarisation des économistes augmente sans cesse.

L'orientation Honor se veut une adaptation à cette nouvelle réalité en bonifiant la formation des meilleurs étudiants et en facilitant leur passage aux études supérieures.

Au niveau du doctorat, le dynamisme de notre Département en recherche commence à rapporter des fruits. Nous avons cette année pas moins de dix doctorants prêts à joindre le marché du travail. C'est tout à fait exceptionnel pour un département canadien de notre taille. Vous trouverez de l'information sur ces doctorants sur le site Internet du Département à www.sceco.umontreal.ca/emploi/liste_cv_phd/index.html.

Notre Département maintient son pouvoir d'attraction d'étudiants et ce, à tous les cycles. À l'automne 2006, par rapport à l'automne 2005, nous avons connu une hausse de 8,4% des nouveaux étudiants pour l'ensemble de nos programmes de premier cycle, de 14% au second cycle et de 8% au troisième cycle. Ces chiffres sont très encourageants surtout si on considère que l'Université dans sa totalité ainsi que la Faculté des arts et des sciences ont au mieux maintenu leur clientèle.

J'aimerais terminer en soulignant que des professeurs et des diplômés du Département prennent la vedette dans un film qui fait beaucoup jaser : «L'Illusion tranquille». On en parle plus longuement dans la chronique *Au 6e étage*.

Michel Poitevin

I *l y a déjà 100 ans!*

Le 23 juin 1907, naît à Swanage, dans le comté de Dorset, en Grande-Bretagne, **James Edward Meade**, qui sera appelé à changer, d'une manière fondamentale, l'analyse des relations économiques internationales. Meade reçoit sa première éducation à la *Lambrook School* et au *Malvern College* où l'attire l'étude du grec et du latin. En 1926, à l'âge de 19 ans, il entre au *Oriel College* de l'Université d'Oxford où il poursuit des études classiques pour s'inscrire, deux ans après, à la nouvelle *School of Philosophy, Politics and Economics* de la même université. Son intérêt pour l'économique a pour principale origine le spectacle lamentable qu'offrent, durant l'entre-deux-guerres, les États-Unis et la Grande-Bretagne qui connaissent un chômage important, situation qu'il juge «stupide» et «immorale». Cet intérêt pour l'économique l'oblige toutefois à apprendre les mathématiques. Il le fera en autodidacte.

Diplômé en 1930, il est élu *Fellow* du *Hertford College* de l'Université d'Oxford avec la possibilité de faire une année postdoctorale dans le lieu de son choix. Invité par



James Edward Meade

Dennis Robertson, il rejoint le prestigieux *Trinity College* de l'Université de Cambridge où il devient membre du «Cirque», groupe de discussion et de réflexion dont sont membres Richard Kahn, qui deviendra rapidement un ami proche, Piero Saffra ainsi que Joan et Austin Robinson. À l'époque, les discussions au Cirque ont surtout pour objet le *Traité sur la monnaie* que vient de publier leur collègue, John Maynard Keynes. Chaque fin de semaine, Keynes rencontre le groupe, Kahn lui faisant un résumé des discussions des derniers jours. Meade racontera avec humour que son passage d'Oxford à Cambridge lui fit abandonner la formule $MV = PT$ pour l'équation $I = S$.

Revenu au *Hertford College* en 1931, il y enseigne jusqu'en 1937, avec comme collègues, entre autres, Roy Harrod, Henry Phelps Brown et Maurice Allen. La préoccupation de l'époque n'est plus seulement le chômage, mais aussi la menace d'une nouvelle guerre mondiale qui, Meade le dira plus tard, aurait pu être évitée si le gouvernement britannique avait davantage écouté les suggestions de Keynes en matière de politiques d'emploi et donné un appui entier à la Société des Nations (SDN) dans ses initiatives pour la préservation de la paix. Il existait d'ailleurs à Oxford, dans les années 30, un groupe très actif de promotion des actions de la SDN, dont la secrétaire était une certaine Margaret Wilson. Meade l'épousera en 1933 et lui dédiera la plupart de ses ouvrages.

Margaret avait noué d'excellents contacts au siège de la SDN à Genève où avaient vécu ses parents. C'est ainsi que les Meade partent en 1937 pour les bords du Lac Léman, James ayant accepté, à la Section économique de la SDN, le poste de rédacteur du *World Economic Survey* dont il produira les versions de 1937/38 et 1938/39. La préparation de ces rapports sera, elle-même, basée sur des études spécialisées dont les auteurs sont Koopmans, Haberler, avec comme assistant Marcus Fleming, Tinbergen, assisté par Pollak, et d'autres. Le séjour en Suisse des Meade s'achèvera avec le début de la Deuxième Guerre mondiale en avril 1940. Partis de Genève le 15 mai, James et Margaret traverseront la France en voiture avec leurs trois enfants, dont la plus jeune a à peine deux semaines, croisant des colonnes de réfugiés, pour arriver à Nantes dont les liaisons maritimes avec la Grande-Bretagne avaient été coupées. Un avion de la RAF les ramènera in extremis dans leur pays.

Dès son retour à Londres, James Meade est nommé à la Section économique du ministère de la Guerre où il restera jusqu'en 1947, ayant été promu directeur en 1946. La Section économique, sous l'égide de Lionel Robbins et en collaboration avec Keynes, en poste au Trésor, deviendra rapidement une institution influente en matière de politique socioéconomique intervenant, d'une manière quasi quotidienne, dans des dossiers aussi divers que l'allocation des coupons de ravitaillement et la politique des prix pratiquée par les entreprises industrielles nationalisées. Meade y est associé à l'élaboration du *White*

Paper on Employment Policy de 1944, dans lequel il est expressément dit que le gouvernement britannique se fixera dorénavant comme obligation de maintenir le plein emploi, ainsi qu'aux discussions sur la reconstruction économique et financière de l'économie mondiale de l'après-guerre qui aboutiront à la création du GATT et des institutions de Bretton Woods. Toutefois, ce dont Meade sera le plus fier, est sa collaboration avec Richard Stone, en 1940-41, dans la première estimation officielle du revenu national et des dépenses de la Grande-Bretagne dans le cadre d'un tableau à double entrée, méthodologie qui sera reprise, après la guerre, par les Nations unies dans l'élaboration de son système des comptes nationaux de 1968 et de 1993, la prochaine version étant prévue pour 2008.

En devenant, en 1947, professeur de commerce international à la *London School of Economics and Political Science*, Meade retourne à plein temps à la vie académique qu'il ne quittera plus, occupant, de 1957 à 1967, la Chaire d'économie politique à l'Université de Cambridge et, jusqu'à sa retraite en 1974, le poste de *Senior Research Fellow* au *Christ's College* de ladite université.

Les contributions scientifiques de Meade sont trop nombreuses pour pouvoir en faire un bilan détaillé ou même complet dans les limites de la présente rubrique. De 1931 à 1932, il se concentre sur la théorie monétaire et, en particulier, sur le taux d'intérêt d'équilibre, ce qui nous vaudra *The Rate of Interest in a Progressive State*, publié en 1933. En septembre 1936, à la 6^e conférence européenne de la Société d'économétrie, qui se tient à Oxford, il est un des trois économistes à présenter une formulation mathématique de la théorie générale de Keynes, les deux autres étant Roy Harrod et J.R. Hicks. Ce dernier propose aux participants son élégant diagramme IS-LM qui ne quittera plus les manuels de macroéconomie. Le modèle présenté par Meade ne manquera pas de sophistication, lui non plus. On y trouve huit équations à huit inconnues avec un traitement séparé des prix des biens de consommation et ceux des biens de capital. À la conférence, Meade aura des échanges, qu'on peut qualifier de vigoureux, avec Ragnar Frisch et Jan Tinbergen sur la stabilité de son système.

Ce sont toutefois les contributions théoriques de Meade à l'étude de l'économie internationale et des mouvements de capitaux qui marqueront le plus la profession, contributions qui feront l'objet de deux ouvrages, *The Balance of Payments* et *Trade and Welfare*, chacun en deux volumes, publiés respectivement en 1951 et en 1955, et qui lui vaudront en 1977 le prix Nobel de sciences économiques, avec Bertil Ohlin. Deux points majeurs se retrouvent constamment dans cette partie importante, en fait la plus importante, de l'œuvre de Meade, véritables jalons de ce qui est appelé actuellement la macroéconomie en économie ouverte. D'une part, le compte courant et le compte de capital de la balance des paiements ne peuvent pas être étudiés en isolation tant sont nombreux les liens d'interdépendance

qui les unissent. D'autre part, la poursuite du libre échange risque d'être mise en péril par une politique monétaire et macroéconomique mal conçue, comme, inversement, s'il n'y a pas libre échange, il est difficile de maintenir une politique macroéconomique stable étant donné que, dans ce cas, à titre d'exemple, une dévaluation perd de son efficacité à corriger les déséquilibres extérieurs. Autre caractéristique de cette partie de l'œuvre de Meade : il parviendra toujours à exposer ses arguments sans avoir recours, dans un premier volume, à la formulation mathématique, la reléguant dans un second volume, une habitude qui, au regret de beaucoup de lecteurs, semble s'être perdue dans les écrits spécialisés contemporains.

James Meade mourra dans sa maison à Little Shelford, dans le Cambridgeshire, le 22 décembre 1995 à l'âge de 88 ans. Quelques jours avant sa mort, il reçut la visite de Susan Howson, actuellement professeure à l'Université de Toronto. La discussion porta sur les difficultés qu'avait rencontrées Lionel Robbins, lorsqu'il était directeur de l'opéra du Covent Garden à Londres, à mettre en œuvre une politique rationnelle de fixation des prix des billets d'entrée aux spectacles. Le seul commentaire du prix Nobel fut : «*Can there be a rational pricing policy for the opera?*».

Sources :

- Brainy Quote (2006) : *James E. Meade Quotes*, www.brainyquote.com/quotes/authors/j/james_e_meade.html
- Howson, S. (2000) : « James Meade », *The Economic Journal* 110, February, 122-145.
- Nobelprize.org (2006) : *James E. Meade, The Sveriges Riksbank Prize in Economic Sciences in Memory of Alfred Nobel 1977 - Autobiography*, http://nobelprize.org/nobel_prizes/economics/laureates/1977/meade-autobio.html
- Vines, D (1987) : "Meade, James Edward", *The New Palgrave, A Dictionary of Economics*, The Macmillan Press Limited, London and Basingstoke, Vol. 3, 410-417.

Au 6^e étage

Le 20 juin 2006, *Jean-Marie Dufour* a reçu les insignes d'officier de l'Ordre national du Québec (ONQ) des mains du Premier ministre du Québec, monsieur Jean Charest. L'ONQ est la plus haute distinction décernée par le gouvernement du Québec à des personnalités dont les réalisations ont marqué de façon exceptionnelle la vie de la Belle Province. La cérémonie s'est déroulée dans la luxueuse salle du Conseil législatif du Parlement du Québec. Les insignes de l'ONQ s'inspirent des meubles héraldiques du Québec véhiculés par le drapeau national, à savoir la croix, la fleur de lis et les couleurs bleu azur et blanc. Ces insignes se portent en grand modèle autour du cou ou en réplique miniature, en barrette ou à la boutonnière. Parmi les autres récipiendaires de l'ONQ en 2006, on comptait Claude Ryan, à titre posthume, qui fut éditorialiste

au quotidien Le Devoir et chef du Parti libéral du Québec, Bernard Derome, chef d'antenne et animateur du Téléjournal - Le Point de Radio-Canada, Marcel Aubut, ex-président du club de hockey, les Nordiques, Guy Cogeval, directeur du Musée des beaux-arts de Montréal, le chanteur, comédien et sénateur, Jean Lapointe, ainsi que Michel Cailloux qui écrivit les textes de l'émission télévisée pour enfants *Nic et Pic et Bobino* et incarna Michel le Magicien dans *La Boîte à surprise*. La cérémonie de remise des insignes a été suivie d'une réception tout à fait conviviale. C'est à la demande de **L'Éconolien** que le Premier ministre a gracieusement accepté de poser pour une photo avec **Jean-Marie** et ses amis et amies (ci-dessus, p. 1). Monsieur Jean Charest était tout sourire ce jour-là. Le Parti libéral du Québec venait en effet de remonter dans les sondages et la cote de crédit du Québec s'était améliorée sur les marchés financiers.

Jac-André Boulet (M.Sc., 1973) nous informe que l'Association des économistes québécois (ASDEQ) a, en avril dernier, conféré à **André Raynauld**, professeur émérite, le statut de membre honoraire, en raison de sa participation régulière aux activités de l'association, notamment à titre de premier président du Comité des politiques publiques. **Jac-André** nous rappelle aussi que **Jean-Marie Dufour** est venu parler, en novembre, à la section de l'Outaouais de l'ASDEQ, de l'applicabilité de ses travaux économétriques à l'analyse des politiques.

Le 12 octobre, nos collègues **Silvia Gonçalves** et **Rui Castro** ont accueilli la naissance de leur premier enfant, Matilde Gonçalves Luis de Castro (50,5 cm et 3,12 kilos). Matilde a déjà entamé une vie sociale des plus actives. Elle était présente à la soirée dansante de Noël du Département, qui a eu lieu le 8 décembre au bistrot La Brunante, situé au 2^e étage du Pavillon Jean-Brillant de notre université. Enchantée de cette première incursion dans la vie mondaine, Matilde nous a depuis rendu visite à plusieurs reprises en compagnie de sa maman. Pour ne pas être en reste, notre chargé de cours, **Chiheb Charchour** (M.Sc., 1990) et son épouse, Jamila, ont eu la joie de voir leur fille, Nour (« la lumière »), venir



Silvia, Rui et bébé Matilde



Nour (« la lumière »)

au monde en janvier à l'hôpital Pierre-Boucher à Longueuil. Nour n'a pas encore de calendrier mondain, mais cela ne saurait tarder.

Notre technicien en soutien informatique, **Abdoulaye Diaw**, sans lequel certains d'entre nous n'auraient jamais fait le saut dans l'âge des TIC, vient d'obtenir le baccalauréat en bioinformatique de l'Université de Montréal. Nous le félicitons chaleureusement et lui souhaitons une carrière couronnée de succès dans sa nouvelle spécialité. Rappelons que **Abdoulaye** est déjà diplômé de l'École nationale supérieure universitaire de technologie de Dakar en génie chimique et biologie appliquée, avec une spécialisation en protection des végétaux. **Abdoulaye** est aussi titulaire d'un diplôme en technologie des systèmes ordinés, avec une spécialisation en réseautique, de l'Institut Teccart de Montréal.

À l'occasion de l'octroi du prix Nobel de la paix 2006 au Bangladais Muhammad Yunus, fondateur de la *Grameen Bank*, le Département a invité, le 16 novembre, madame Maria Nowak, présidente fondatrice de l'Association pour le droit à l'initiative économique (ADIE), à présenter, à la salle André-Raynaud, un séminaire sur le thème *Le microcrédit dans les pays industrialisés : espoirs et réalisations*. C'est devant un auditoire de plus d'une vingtaine de personnes, dont des étudiants de doctorat, que madame Nowak, ex-directrice des politiques

et études à l'Agence française de développement et ancienne conseillère du ministre français de l'Économie, des Finances et de l'Industrie, a parlé des projets de microfinance de l'ADIE dans lesquels on trouve à la fois un recours à de saines incitations économiques et un message d'espoir et de dignité pour les plus déshérités. Forte de son expérience dans les pays émergents, elle a également répondu à plusieurs questions concernant les aspects particuliers du microcrédit dans ces pays. La conférencière, qui avait participé au sommet mondial sur le microcrédit qui s'était tenu les journées précédentes à Halifax, était accompagnée du professeur Clive Gray, *fellow* de l'Université Harvard et ancien membre du conseil scientifique du C.R.D.E. de l'Université de Montréal.

Nos collègues font du cinéma. En novembre 2006, à Québec, et en janvier 2007, à Montréal et à Sherbrooke, est sorti en salle le film *L'Illusion tranquille*, de Denis Julien et

Johanne Marcotte. *L'Illusion tranquille* est un documentaire qui met en évidence les lacunes du « modèle » social-démocrate québécois cher à beaucoup de nos concitoyens. Les deux cinéastes laissent s'exprimer onze citoyens âgés de 18 à 30 ans, dont **Mathieu Laberge** (B.Sc., 2004), ainsi que dix spécialistes. Parmi ces derniers, on trouve nos collègues **Marcel Boyer** et **Claude Montmarquette** ainsi que **Norma Kozhaya** (Ph.D., 2000), économiste à l'Institut économique de Montréal et chargée de cours au Département, et des anciens tels **Alain Dubuc** (B.Sc., 1972), « columnist » au journal La Presse, et **Robert Gagné** (Ph.D., 1990), professeur à HEC Montréal. *L'Éconolien* était présent, le 14 janvier, à la projection de *L'Illusion tranquille* au cinéma Beaubien à Montréal.

D'emblée, *L'Illusion tranquille* ne cache pas ses couleurs. Ce n'est pas un film-débat : c'est un pamphlet. La narratrice, Johanne Marcotte, s'interroge sur le système politique actuel du Québec et son avenir. À chacune de ses interrogations, ses invités, jeunes ou moins jeunes, réagissent. Leurs propos tournent tous autour du même message. Si le gâteau, en l'occurrence le PIB québécois, n'augmente pas, sa redistribution n'aboutira qu'à nous rendre tous pauvres. Le progrès social passe par un progrès économique fondé sur l'innovation et sur un entrepreneuriat prêt à affronter la mondialisation et qui doit être récompensé. Les syndicats, alors qu'ils se vantent de protéger l'universalité des services publics, contribuent à leur détérioration, n'hésitant pas à tenir la population en otage lors de grèves récurrentes. Les chefs syndicaux, véritables théocrates, ont, avec leurs slogans de solidarité et d'égalité, remplacé le clergé d'antan qui prônait la pureté, l'abstinence et la vertu de la pauvreté. La multiplication, pour des raisons électorales, des programmes sociaux aboutit au gaspillage et à la confusion, tout en limitant le droit des individus à faire des choix. Nos ressources naturelles, principalement l'électricité, devraient être tarifées à leur coût marginal et non pas vendues à un prix subventionné qui pousse à leur gaspillage. Tout, dans le message, est à l'avenant, au risque d'être parfois répétitif, et on ne s'étonne pas que le film ait subi les foudres d'une partie de la presse locale et de centaines de « blogueurs ». On ne peut toutefois y rester insensible, beaucoup des spécialistes interrogés, la plupart très éloquentes, ayant amené leur batterie de chiffres et d'exemples pour nous convaincre. La réalisation technique, qui n'a bénéficié d'aucune aide gouvernementale, est à saluer. Les points de vue exprimés sont accompagnés de « flash-back » de notre vie parlementaire soulignant l'ineptie de certaines déclarations ministérielles. Les images, mettant en scène les intervenants, sont entrecoupées de daguerréotypes de nos aïeux et d'extraits, fort bien choisis, de dessins animés, comme ce tapis volant associé à la « pensée magique ». Lors de la projection du 14 janvier, une partie de l'audience a applaudi, mais prudemment, pour sans doute, dans un élan solidaire, ne vouloir froisser personne, dont Gérard Larose,

ancien président de la Confédération des syndicats nationaux, qui était assis au dernier rang de la salle et qui est resté muet durant toute la séance. À la sortie, une Américaine prénommée Mary, qui vit depuis longtemps au Québec, nous a confié qu'elle avait été subjuguée non seulement par le courage des réalisateurs et la lucidité des interventions, mais également par la magnifique cravate de couleur jaune vif que porte dans le film notre collègue **Claude Montmarquette**.

Nos collègues ne font pas que du cinéma. Ils écrivent aussi des ouvrages ou y contribuent. **Walter Bossert** est l'auteur, avec Charles Blackorby de l'Université de Warwick et David Donaldson de l'Université de la Colombie-Britannique, de *Population Issues in Social Choice Theory, Welfare Economics and Ethics*, paru en 2005 à *Cambridge University Press* dans la prestigieuse collection *Econometric Society Monographs*. Privilégiant une approche axiomatique et aussi prospectiviste, les auteurs explorent les relations qui existent entre, d'une part, la taille et la composition des populations et, d'autre part, la mesure du bien-être et sa distribution, ainsi que les différents trains de mesures politiques, économiques et sociales susceptibles d'améliorer l'état des choses. Pour le bonheur du lecteur non mathématicien, chaque chapitre est présenté, dans une première partie, dans un langage non formalisé, la formalisation faisant l'objet d'une deuxième partie. Cet ouvrage, qui emprunte tout aussi bien à l'économie qu'à la philosophie et à la science politique, est essentiel à quiconque désireux de comprendre les enjeux auxquels seront confrontées les générations futures. **Walter** et Charles sont également les auteurs du chapitre *Interpersonal comparisons of well-being* du non moins prestigieux *Oxford Handbook of Political Economy* publié en 2006, sous la direction de B. Weingast et D. Wittman, à *Oxford University Press*. Finalement, on trouvera dans la 2^e édition du *New Palgrave Dictionary of Economics*, publiée sous la direction de S. Durlauf et L. Blume par Palgrave MacMillan de Londres et qui devrait être incessamment dans la vitrine de nos librairies spécialisées, une rubrique signée par **Walter** et J. Weymark : *Social choice : recent developments*. Pour en savoir plus sur les publications de **Walter**, dont certaines avec notre collègue **Yves Sprumont**, consultez <http://pages.videotron.com/wbossert/>.

Marcel Boyer, qui vient d'être nommé vice-président et économiste en chef de l'Institut économique de Montréal, a dirigé, avec Yolande Hiriart et David Martimort de l'Université des sciences sociales de Toulouse, la publication en 2006, à *Ashgate Publishing* (Aldershot, GB), de *Frontiers in the Economics of Environmental Regulation and Liability*. D'une manière générale, les différents auteurs de cet ouvrage collectif s'intéressent aux facteurs qui déterminent la fréquence et la distribution des accidents industriels et environnementaux, à la mise en œuvre de sanctions légales permettant de les minimiser ainsi qu'aux effets de la réglementation et des règles de responsabilité afférentes

sur l'activité économique et l'offre de capitaux. **Marcel** est coauteur, avec P. Mahenc et M. Moreaux de l'Université de Toulouse, d'un chapitre sur la protection environnementale, la prise de conscience des consommateurs, les caractéristiques des produits et le pouvoir de marché. Dans le même ouvrage, notre collègue et directeur, **Michel Poitevin**, a signé avec **Karine Gobert** (Ph.D., 1999), professeure à l'Université de Sherbrooke, un chapitre sur la responsabilité des banques en matière de risques environnementaux. La publication peut être commandée à orders@ashgate.com.

Signalons aussi la traduction et l'adaptation en langue française de la 6^e édition de *Microeconomics* de R. Pindyck et D. L. Rubinfeld, faite par **Bernard Gauthier** (M.Sc., 1987) (HEC Montréal) et Nathalie Elgrably (HEC Montréal), qui a paru en 2005 aux Éditions du Renouveau pédagogique (St-Laurent, Qc) sous le titre *Microéconomie*. On nous annonce, en outre, que les textes de géopolitique de **Rodrigue Tremblay**, professeur émérite, sont dorénavant disponibles en version française à www.tlaxcala.es/pp.asp.

C'est à un diplômé de notre Département, **Guillaume Dupuy** (B.Sc., 2006), qu'a échu l'honneur de prononcer, au nom des étudiants du 1^{er} cycle de la Faculté des arts et des sciences, le discours de remerciement à la cérémonie de la collation des grades de juin 2006. Il l'a fait avec élégance et originalité, rappelant, entre autres, que notre collègue **Vaillancourt** avait dit aux nouveaux inscrits, dès le premier jour de leur entrée à l'Université, qu'ils étaient là pour apprendre essentiellement trois choses : lire, écrire et compter...

Nos étudiants ont reçu leur lot de prix et de bourses. **Bertrand Houkannounon**, étudiant de doctorat, s'est vu attribuer la mention du prix Jean-Claude Eicher pour le



Les trois récipiendaires du prix : Tidiane Kinda, Magali Jaoui-Grammare et Bertrand lors de la cérémonie

développement de l'économie de l'éducation au Colloque international sur l'économie de l'éducation qui s'est tenu en juin 2006 à l'Université de Bourgogne, à Dijon. Ce prix, d'une valeur totale de 2 000 euros, créé à la mémoire de Jean-Claude Eicher (1929-2003), ancien élève, à l'Université

de Chicago, de Théodore Schultz et pionnier français de l'économie de l'éducation, a récompensé **Bertrand** pour son application de méthodes économétriques plus appropriées à l'analyse des données scolaires.

On trouvera ci-après la liste des prix et bourses qui furent décernés par l'Université de Montréal à nos étudiants (les bourses renouvelées ne sont pas mentionnées).

Prix de la Fondation Lise-Salvas

Bryan Breguet

Prix de la Fondation Maurice-Bouchard

Maxime Blais

Bryan Breguet

Prix André-Raynauld

Guillaume Dupuy

Prix d'excellence au premier cycle en économétrie

Karyne B. Charbonneau

Alexandre Poirier

en macroéconomie

Marc-André Brisson

Karyne B. Charbonneau

en microéconomie

Sophie Beaulieu

Maxime Blais

Bryan Breguet

Karyne B. Charbonneau

Alexandre Poirier

en outils mathématiques

Ismaël Cisse

Edison Roy-Cesar

Marie Astrid Seka

Prix d'excellence en enseignement

Marie-Hélène Cloutier (hiver 2006)

Prosper Dovonon (hiver 2006)

Nelnan Koumtingué (hiver 2006)

Bourse de la Banque Laurentienne

Jean-Sébastien Fontaine

Constant Aimé Lonkeng Ngouana

Bourse de la Fondation J.A. De Sève

Octave Keutiben Njopmouo

Bourse des anciens et amis

Markus Herrmann

Pavel Sevcik

Bourse Promo 2000

Maxime Blais

La liste complète des prix et bourses peut être consultée sur notre site Internet : <http://www.sceco.umontreal.ca/actualite/bourse2006/index.htm>

Flash historique sur notre Département!

Le Département de sciences économiques de l'Université de Montréal est officiellement créé en 1958 (*L'ÉCONOMIEN*, mai 2006, no 10, p. 5). Son premier directeur est André Raynauld, à qui se joignent, comme professeurs, Maurice Bouchard, Roger Dehem, Jacques Henripin et Fernand Martin. Parmi les diplômés de la première heure, figurent, en 1959, Robert Bertrand et Jean-Jacques Lemieux, en 1960, Massimo Cacopardo, Guido Bélanger, qui enseignera plus tard au Département, et Jean-Yves Richard, et en 1961, Richard Béland, Claude Larouche ainsi que Robert Lévesque et Albert Melançon, qui seront également professeurs chez nous.

Les jeunes professeurs du Département de l'époque n'hésitent pas à verser dans la contestation en réaction à un milieu académique majoritairement clérical et dominé en grande partie par les vues du sociologue canadien français Esdras Minville (1896-1975) pour qui la science doit être fondée sur une analyse moralisatrice et conservatrice de la société. Cette querelle entre anciens et modernes, qui se situe dans le cadre de la *Révolution tranquille* que connaît le Québec du moment, est quotidienne. Elle porte aussi bien sur l'engagement ou la promotion des professeurs que sur l'épuration des programmes d'études farcis de philosophie morale et d'enseignements encycliques. Peu à peu, les idées des modernes prévalent. La formation devient plus strictement disciplinaire tout en recourant davantage à l'utilisation des instruments d'analyse de la statistique et des mathématiques. Le profil de l'économiste formé dans nos murs se rapproche de plus en plus de celui qu'avait formulé, quelques années plutôt, Roger Dehem, à savoir un individu dont le succès académique et professionnel dépend de sa «tournure d'esprit scientifique», «d'aptitudes logiques combinées à un sens intuitif de la réalité socio-économique» ainsi que d'une «faculté d'abstraction jointe au sens des réalités sociales». Pour la petite histoire, Dehem, dont l'action avait été déterminante dans la création du Département, démissionna de l'Université de Montréal, dès l'hiver 1958, pour aller à l'OCDE à Paris, suite à un différend avec le nouveau doyen, Philippe Garigue. Décidément, cela «brassait fort», à l'époque, à notre université!

Source principale: André Raynauld: «Un bref historique du Département de sciences économiques de l'Université de Montréal», document non publié, Montréal, 14 avril 1989.

Coup de projecteur sur nos chargés de cours

Marc-André Gagnon

Marc-André enseigne l'histoire de la pensée économique à notre département depuis 2002. De 1993 à 1999, il reçoit à l'UQÀM sa première formation universitaire en économie et en science politique. En 1999-2000, il étudie à l'École normale supérieure Fontenay-Saint-Cloud et à l'Université Paris I-Sorbonne, où il obtient un diplôme d'études approfondies, avec mention, en histoire de la pensée économique. De 2000 à 2007, il est doctorant en science politique à l'Université York à Toronto, sa thèse portant sur *La nature du capital dans l'économie des savoirs : le cas des produits pharmaceutiques*.



Marc-André enseigne à Emmanuel (2 ans 1/2) les rudiments de Wall Street

La double culture que possède Marc-André, en science politique et en économie, lui a déjà permis d'explorer plusieurs champs : l'économie politique de la propriété intellectuelle, l'histoire des idées en sciences sociales, l'économie politique internationale, les controverses entourant les différentes théories du capital. Elle explique aussi que Marc-André ne se borne pas à enseigner dans nos murs. Il donne un cours de sociologie de la mondialisation à l'UQÀM. À la même université, il est rattaché à la Chaire Mondialisation, Citoyenneté et Démocratie, participant au projet *Financialisation dans le capitalisme avancé*, tout en étant également responsable d'une rubrique en ligne intitulée *Économie politique internationale* au Centre d'études internationales et mondialisation. Comme si cela ne suffisait pas, il collabore à la revue d'action sociale et politique québécoise *À Babord*, dont l'appellation ne laisse aucun doute sur l'orientation, et, depuis 2004, offre, au Cégep Maisonneuve à Montréal, des séminaires traitant de questions d'économie contemporaine destinés à des retraités.

Marc-André vient de célébrer son 15^e anniversaire de vie conjugale avec, dit-il, la plus merveilleuse des épouses, dont les origines se retrouvent aux quatre coins de la Méditerranée, au Liban, en Grèce, en Italie et en Turquie, entre autres. Le couple a un magnifique bambin «au rire enchanteur», âgé de deux ans et demi. L'été dernier, suite aux bombardements israéliens, le beau-père de Marc-André a dû quitter Beyrouth pour se réfugier à Montréal. Ces tristes événements créèrent certaines tensions dans le groupe d'amis juifs et musulmans qu'ont les Gagnon dans notre ville. Il n'en fallut pas plus pour que Marc-André et son épouse mettent sur pied *Vivre ensemble*, un groupe de

discussion et de réflexion sur les défis que pose la cohabitation interculturelle au Québec. Marc-André a particulièrement apprécié l'initiative de l'Université de Montréal d'accepter à pied levé les étudiants inscrits dans les universités libanaises afin qu'ils puissent poursuivre leurs études.

Notre chargé de cours a ses héros. L'un est l'économiste américain, d'origine norvégienne, Thorstein Veblen (1857-1929) dont il admire la manière d'avoir fait de la science objective «avec un rictus en coin». L'autre est le guitariste Frank Zappa (1940-1993) pour la capacité qu'il a montrée «à repousser les normes enfreignant les espaces de liberté». Marc-André a d'ailleurs rédigé un article sur Veblen qui doit paraître dans le *Journal of Economic Issues* en juillet 2007 : «Capital, Power & Knowledge according to Thorstein Veblen : Reinterpreting the Knowledge-based Economy». On s'en serait douté, notre ami joue aussi de la guitare, la basse. Il a fait partie de plusieurs formations musicales et, ajoute-t-il, c'est même en écoutant des groupes de musique «alternative», comme les *Dead Kennedys*, *MDC* et *Citizen Fish* qu'il a été amené à s'intéresser très tôt à l'économie politique.

Nos étudiants apprécient l'enseignement de Marc-André qui, sans aucun doute, leur ouvre des horizons nouveaux où se rencontrent, dans un esprit de critique et de débat, l'économie, la philosophie, l'histoire, la sociologie et la politique, et ceci, même si le volume de lectures qu'il leur est demandé de faire les prend parfois quelque peu par surprise. Mais, comme le dit Marc-André, lire les auteurs dans le texte reste nécessaire car l'économique n'est pas une vérité constituée qui s'apprend dans un manuel : c'est une réflexion, un débat d'idées auquel il faut amener l'étudiant à participer.

Échos des anciens et amis¹

Dans le numéro 7 de *L'Éconolien* de mai 2004, nous avons écrit, à la page 6, que c'est nul autre que **Robert Lacroix** (B.Sc., 1965), alors recteur de l'Université de Montréal, qui avait convaincu Jean Chrétien, lorsqu'il était Premier ministre du Canada, de créer et de financer le programme des chaires de recherche du Canada. À l'époque, certains de nos lecteurs mirent en doute cette information («un recteur convainquant Jean Chrétien? C'est un peu fort!»). Nous sommes maintenant à même d'affirmer que nous étions dans le vrai. Eddie Goldenberg, qui occupa pendant trente ans des postes élevés dans la fonction publique fédérale, dont les dix dernières années comme conseiller politique senior du Premier ministre, nous relate toute l'affaire dans *The Way It Works : Inside Ottawa*, ouvrage qu'il a publié en 2006 chez McClelland & Stewart Ltd, à Ottawa. À la fin des années 90, le Bureau du Premier ministre était en quête de projets novateurs susceptibles de contribuer à la célébration de l'entrée du Canada dans le

troisième millénaire. C'est à cet effet que Goldenberg, dont le père, Carl, avait reçu il y a longtemps un titre honorifique de l'Université de Montréal, se rendit en juin 1999 au bureau du recteur **Robert Lacroix**. À la question «Avez-vous des idées innovatrices pour un projet national qui permettrait de marquer le nouveau millénaire?», **Robert** répondit sans hésitation que la création de chaires de recherche financées par le Gouvernement fédéral serait le projet à retenir avant tout autre, car il donnerait la possibilité aux universités canadiennes de concurrencer les universités américaines dans la course aux cerveaux. Séduit par cette proposition, la plus précise et la plus hardie qu'il avait entendue jusque-là, Goldenberg arrangea une rencontre entre Jean Chrétien et **Robert**. Elle se tint un après-midi de septembre 1999, en la présence de l'auteur, à la résidence officielle du Premier ministre, au 24 Sussex Drive à Ottawa. Chrétien avait été informé de ce qu'allait lui proposer **Robert**. Il garda néanmoins un visage de «joueur de poker» lorsque ce dernier lui exposa son idée. Il ajouta même, sur un ton sceptique : «Robert, vous n'allez pas me dire que votre Université n'a pas assez de professeurs et qu'elle n'a pas la capacité d'en recruter?». Ce à quoi **Robert** répondit, à la surprise de son auguste interlocuteur, que la situation de l'Université de Montréal était la même que celle des Expos (NDLR : équipe montréalaise de baseball) : les Expos avait toujours eu suffisamment de lanceurs (*pitchers*), mais le problème était qu'elle n'avait pas pu retenir les meilleurs, un bon exemple étant celui du talentueux lanceur, Pedro Martinez. L'entretien se termina sur cette note un peu vague. Alors que Goldenberg et **Robert** sortaient du 24 Sussex Drive, notre recteur, quelque peu déprimé par la tournure qu'avait prise la discussion, demanda au conseiller du Premier ministre «Avons-nous abouti à quelque chose?». La réponse de Goldenberg fut immédiate : «Robert, ce fut un succès sur toute la ligne. Je connais bien le Premier ministre ... nous aurons très tôt de bonnes nouvelles». En effet, ce que **Robert** ne savait pas, écrit Goldenberg, est que Chrétien était un amateur inconditionnel ... des Expos de Montréal. Quelques semaines plus tard, le 12 octobre 1999, le Premier ministre du Canada annonçait, dans le Discours du Trône marquant l'ouverture du Parlement, la création du programme des chaires de recherche du Canada. On pourrait ajouter qu'a posteriori, la référence faite par **Robert** aux Expos s'avérera d'autant plus pertinente que l'équipe quitta Montréal en 2005 pour Washington. **Robert Lacroix** est devenu en juin 2006 professeur émérite de notre Université.

Restons plongés, quelques instants encore, dans les affaires de l'État. Après avoir été en poste à Yaoundé, Paris et Ottawa, où elle a été directrice adjointe pour l'Afrique occidentale et centrale au ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, **Isabelle Roy** (M.Sc., 1989) est devenue ambassadrice du Canada au Mali. Elle est enchantée de cette nouvelle affectation, entretenant, nous dit-elle, d'excellents rapports avec ses interlocuteurs locaux

et, ajoute-t-elle, l'action ne manque pas au Mali. Bien que le Mali reste un des pays pauvres de la planète, il est, en effet, un des territoires les plus hospitaliers et conviviaux de l'Afrique, démentant ainsi les images d'horreur et de



Photo prise lors de la visite à Bamako de l'honorable Josée Verner (Ministre de la Coopération internationale, de la Francophonie et des Langues officielles du Canada) à l'Institut National de Formation en Sciences de la Santé. De gauche à droite : le Professeur Touré, médecin-chirurgien, Directeur général de l'INFSS; la Ministre de la Santé du Mali Maïga Zeinab Mint Youbba; la Ministre Josée Verner et Isabelle Roy

catastrophes de ce continent que nous offrent régulièrement les médias. En 2005, le Mali a été retenu dans la liste des 25 pays partenaires de développement – en clair, prioritaires en matière d'aide – du Canada. Le programme de coopération canadienne au Mali met l'accent sur le renforcement des systèmes d'éducation, de santé, de justice, de bonne gouvernance et de démocratie tout en favorisant l'intégration des femmes et le développement durable. Nous encourageons nos anciens et amis, de passage dans ce pays soudano-sahélien, à rencontrer Isabelle à son bureau de l'immeuble sans prétention, accueillant et climatisé de l'Ambassade du Canada, situé, à la sortie de Bamako, sur la route de Koulikoro. Notre ambassadrice est mère de deux adolescents.

Judith Hamel (M.Sc., 2003) est, depuis l'obtention de son diplôme à notre université, fonctionnaire du gouvernement canadien et vit à Ottawa. Auparavant en poste au ministère de la Citoyenneté et de l'Immigration, elle a été nommée, à la fin de 2006, économiste au Secrétariat de liaison des politiques macroéconomiques du Bureau du Conseil privé (BCP). Le rôle du BCP est de soutenir le Premier ministre du Canada ainsi que le Cabinet dans l'énoncé et la mise en œuvre du programme stratégique du gouvernement et dans les réponses à apporter aux enjeux posés au gouvernement et au pays (tout, quoi!). **Judith** est plus spécialement chargée des dossiers de politique fiscale et budgétaire. **Jean-François Girard** (M.Sc., 1993), après quatre années passées à l'Office national de l'énergie à Calgary, a entamé sa 7^e année au ministère des Finances du Canada, à Ottawa. Il est analyste principal de la politique à la

Direction générale du développement et finances intégrées, où il effectue principalement des analyses de politiques publiques et de propositions budgétaires. **Judith** et **Jean-François** devraient se rencontrer, s'ils ne l'ont déjà fait. Ce fut un plaisir de revoir **Jean-François**, l'automne dernier, à notre Département où il était venu, avec son collègue, Mokhtar Souissi, docteur de l'Université Laval, recruter, parmi nos étudiants, des candidats possibles à des postes pour son ministère.

Gilbert Delage (M.Sc., 1975) est, depuis 2005, maire de la municipalité de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs (NDS), qui fait partie de la Municipalité régionale de comté de Rivière-du-Loup, dans le Bas-Saint-Laurent, au Québec. Le nom de cette municipalité viendrait du fait qu'elle a été érigée le 18 novembre 1874, le jour de fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs dans le calendrier liturgique. NDS est située sur l'île Verte, au milieu du fleuve. Elle est le lieu de résidence de moins de 50 personnes, si bien que la gestion municipale se réduit, selon certains, presque à une affaire de famille. L'été toutefois, plusieurs centaines de villégiateurs y habitent, attirés par la beauté de ce site d'environ 11 km². Les trois priorités que s'est fixées le maire sont la protection et la valorisation de l'environnement de NDS, la réorganisation du Bureau municipal et les communications, dont celles, parfois difficiles, surtout en hiver, avec la côte. **Gilbert** ajoute qu'un tel mandat est exigeant et que son travail pour le réaliser l'emporte sur «le plaisir d'être maire».

Nos anciens servent aussi notre pays dans son espace aérien. C'est en avril 1991 que **Charles Mangliar** (B.Sc., 1990), après avoir réussi une série d'examen d'entrée du ministère de la Défense nationale, commença sa formation militaire. On le retrouve, un peu plus tard, comme pilote d'hélicoptère de notre armée de l'air, cantonné à Edmonton, dans l'Alberta. Il passe ainsi quatre années à supporter l'armée de terre, dont à l'occasion de notre participation à la Mission des Nations unies en Haïti, en 1995 et en 1997. Atterrissant



Charles devant un Hawk Mk 115 à Moose Jaw

à nouveau sur les bancs de l'école, il se recycle peu après dans le pilotage des avions à réaction. Il a dû bien faire cela puisque, pendant huit ans, il enseignera le pilotage de trois avions différents au centre d'entraînement de vol de l'OTAN, à Moose Jaw, en Saskatchewan; trois avions, mais aussi trois enfants qu'il a eus entre-temps avec son épouse, Martine

Auclair, qui gère la petite famille avec patience et efficacité malgré les nombreuses absences de son mari et les non moins nombreux déménagements à travers le pays. La saga s'est terminée, du moins pour le moment, à Québec où Charles a retrouvé sa vie de pilote d'hélicoptère au sein de ce qui est en passe de devenir l'Escadron d'hélicoptères du Canada, une unité devant être prête, à moins de 21 jours de préavis, à faire face à la possibilité d'un déploiement international. Martine et **Charles** ont acheté une maison à Québec, maison que notre ancien rénove, ayant d'abord travaillé dans la construction à sa sortie de l'Université. Aussi de Québec, mais sur une note plus paisible, nous avons appris que **Jocelin Dumas** (B.Sc., 1982) a été nommé le 8 novembre secrétaire général associé responsable du Secrétariat des comités ministériels de coordination du Gouvernement du Québec. Encore un de nos diplômés dont la carte de visite doit être en grand format! Nous présentons nos chaleureuses félicitations à **Jocelin** pour cette nomination.

Nous avons pris l'envol avec **Charles Mangliar**. Gardons, jusqu'à nouvel ordre, ce cap sur le large! Certes, l'hiver a été doux ou presque jusqu'à présent à Montréal, mais pas au point que nous sommes réchauffés comme peuvent le faire, et sans chauffage, les habitants de l'océan Indien, dont **Virginie Blackburn** (M.Sc., 1992) qui habite Maurice (l'île), son pays d'origine. Vite, cher lecteur! Pour vous réchauffer, lisez ou relisez le roman pastoral d'«amours enfantines», *Paul et Virginie*, de Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre, publié en 1788, qui a aussi pour cadre ce qui s'appelait, au 18^e siècle, l'Île de France. Notre Virginie, quant à elle, est depuis 1999 chargée de cours à Port-Louis, la capitale, au Centre d'études supérieures de la Chambre de commerce. Le programme prépare, sous l'égide de l'Ambassade de France, des étudiants de 1^e ou de 2^e cycle à l'obtention de diplômes français dans le domaine de l'administration des affaires et ce, en partenariat avec l'Université de la Réunion et l'Institut d'administration des entreprises de Poitiers. **Virginie** y enseigne le marketing au niveau du Brevet de technicien supérieur (BTS) et la gestion de projets ainsi que la gestion commerciale internationale en licence et au Master. Son travail d'enseignante au BTS requiert, en particulier, un bon sens de la pédagogie. Elle doit, entre autres, passer beaucoup de temps à motiver et également à rassurer les étudiants avant de pouvoir enseigner, à proprement parler. Ce n'est donc pas forcément une sinécure mais, nous écrit notre ancienne, cela constitue pour elle une expérience enrichissante. En outre, ce qui ne gâche rien, alors qu'à Maurice la règle générale est de 17 jours de congé payés par an, **Virginie** en a quatre fois plus. Cela lui permet de s'occuper des deux enfants, Raj, 10 ans, studieux et perfectionniste (un peu trop, de l'avis de sa maman) et, contraste saisissant, Zara, 6 ans, insouciant (un peu trop aussi) et sportive. La petite famille habite, avec un chien nommé Noireaud, Pereybère, sur la côte Nord de l'île, à 5 minutes à pied de la plage. Rêvez, cher



Michael, Zara, Virginie et Raj

lecteur! À 10 minutes de la maison, se trouve l'école des enfants, une école française. Le papa, Michael, qui a étudié à HEC Montréal, est directeur d'une société de distribution. **L'Éconolien** remercie vivement **Véronique Le Gallo** (M.Sc., 1993) et madame Kathleen Lennon, conseillère à la Direction des relations internationales de notre université et belle-sœur de Virginie, d'avoir permis la reprise de contact avec notre diplômée mauricienne. Beaucoup d'entre nous se souviennent avec un plaisir, non dénué de nostalgie, du somptueux buffet international qu'avaient organisé avec brio **Virginie** et **Véronique** lorsqu'elles étaient étudiantes au Département. Faute de talents, aucune relève ne s'est malheureusement manifestée depuis pour reprendre ce flambeau gastronomique.

Cheikh Khader Yameogo (B.Sc., 1977) nous annonce la création à Ouagadougou, le 6 septembre 2006, de l'Alliance Burkina Faso-Canada (ABC) dont il assure la vice-présidence. L'ABC, qui est parrainée par monsieur Bachirou Ly, ministre de l'Économie et du Développement, regroupe des opérateurs économiques de différents secteurs d'activité et vise aux renforcements des liens amicaux et socioprofessionnels entre hommes d'affaires burkinabè et canadiens, notamment à l'occasion de projets conjoints. **Jean-Claude Kessous** (M.Sc., 1979), directeur du Bureau d'appui à la coopération canadienne au Cameroun, nous a appris, lors de son passage l'été dernier à Montréal, que son épouse Esther Elkrieff, avocate, a rejoint le bureau de la délégation de l'Union européenne dans ce pays. **Pierre Demba** (B.Sc., 1973) est toujours au Bureau sous-régional de la Commission économique des Nations unies à Kigali, au Rwanda. Ce bureau, qui couvre 13 pays, met en œuvre des moyens et des services destinés à appuyer les États membres dans la formulation et l'exécution des politiques sectorielles et de stabilisation économique en vue d'une croissance soutenue, d'une réduction de la pauvreté et d'un développement durable dans le cadre du Nouveau partenariat pour le développement de l'Afrique (NEPAD) et des Objectifs du millénaire pour le développement (OMD).

Pierre a quatre enfants, deux garçons et deux filles. Les trois aînés sont à Montpellier où ils poursuivent leurs études. La cadette est avec ses parents à Kigali. **Antoine Mynard** (M.Sc., 1987) est désormais installé à Singapour où il est attaché de coopération scientifique et universitaire à l'Ambassade de France. Il est ravi d'être de retour en Asie de l'Est, ayant été en poste en Chine de 1997 à 2002. Singapour lui permet, entre autres, de reprendre ses études de chinois. Il trouve aussi exaltant d'être dans un pays dont le taux de croissance est de plus de 10% par an. **Antoine** nous invite à le visiter à Singapour. Attention toutefois, cher lecteur! Si vous y êtes, ne jetez pas votre gomme à mâcher ou votre mégot de cigarette dans la rue sous peine d'encourir des sanctions sévères de la part de la police locale. Nous avons récemment déjeuné avec **Marcel Monette** (M.Sc., 1983), chargé de projets pour l'Asie au Centre d'études et de coopération internationale (CECI), à Montréal. Il était de retour d'une mission qui l'avait amené au Népal et au Tadjikistan où, loin de rester dans les capitales, il avait visité des projets du CECI au fin fond de ces pays. **Marcel** se propose d'inviter son épouse, Maryse, à visiter prochainement le royaume du Népal, bien que la royauté, il faut l'avouer, y ait pris un sérieux coup de vieux en mai 2006 lorsque le parlement décréta que le souverain, comme tout autre citoyen, pourrait être traduit en justice et serait appelé à payer des impôts. Cette monarchie semble fondre au soleil à l'instar des glaces de l'Himalaya, à moins que ce ne soit l'effet du CO2 ou, ce qui serait préférable, celui de la démocratisation du pays! **Marc-Antoine Adam** (M.Sc., 2004) poursuit son séjour dans l'île indonésienne de Bornéo, dans la région du Kalimantan (voir le no 10 de *L'Éconolien* de mai 2006, p. 8). **Marc-Antoine**, qui travaille sur des projets ruraux pour une ONG locale, a mis au point en 2006 un questionnaire sur les coûts de production et de mise en marché des produits, auxquels sont confrontés les paysans, questionnaire qu'il s'appropriait à administrer aux intéressés avec le concours de ses collègues indonésiens. Incidemment, le père de **Marc-Antoine**, Albert Adam, professeur à la Faculté de pharmacie de l'Université de Montréal et œnologue averti, a publié en novembre 2006 un ouvrage intitulé *Le bonheur est dans le vin*, aux Éditions de l'Homme à Montréal, dans lequel il utilise ses vastes connaissances historiques et scientifiques pour nous convaincre que ce nectar, consommé modérément, préciset-il, a de tout temps été reconnu comme ayant des vertus thérapeutiques. Dans l'introduction, il remercie son fils, **Marc-Antoine**, qui fit partie du comité de lecture. Peut-être que, sur cette lancée, **Marc-Antoine** voudra promouvoir auprès des paysans indonésiens la production de vins de maïs ou de riz, s'ils ne le font déjà, une production destinée bien entendu à l'exportation, l'Indonésie, nous le savons, étant un pays à majorité musulmane. Plus près de nous, loin des vignobles, **Safia Morsly-Fikai** (M.Sc., 1996) habite New York, dans le Queens. **Safia**, qui a épousé un New-yorkais en 2005, représente l'Université de Montréal

dans la métropole américaine auprès d'une association de diplômés universitaires. Elle encourage nos anciens, de passage ou résidant à New York, à prendre contact avec elle en lui écrivant à smorsly@gmail.com. Nous avons appris, à la lecture du supplément *Alternatives* de juillet 2006 du quotidien montréalais *Le Devoir*, que **Touhami Abdelkhalek** (Ph.D., 1995), professeur à l'INSEA à Rabat, a été l'un des rédacteurs du volumineux *Rapport sur le développement humain au Maroc*, publié en février 2006. Dans ce rapport, notre diplômé se demande «comment vivre avec 1 \$US par jour?» ajoutant que la question est d'autant plus sérieuse que «les dépenses de l'État au niveau social ont connu de sérieuses baisses depuis l'imposition de programmes d'ajustement structurel tout au long des années 1980 et 1990». Sans vouloir contredire notre ami **Touhami** dont nous connaissons la rigueur analytique, nous ne nous étonnons pas que *Alternatives*, qui s'est fait une spécialité dans la publication de nouvelles invariablement misérabilistes sur le tiers-monde, se soit emparé avec un malin plaisir de cette affirmation. La réalité est néanmoins ce qu'elle est : **Amos Durosier** (M.Sc., 1977), professeur à l'Université d'État de Haïti, a été nommé responsable du bureau de lutte contre la corruption de son pays, information qui nous a été communiquée par **Narcisse Fièvre** (M.Sc., 1978), ex-doyen de l'Université Quisqueya à Port-au-Prince, qui séjourne actuellement à Montréal avec son épouse, **Yvette Augustin** (M.Sc., 1995), ancienne économiste au ministère des Finances et à la Banque de la République de Haïti. Il faut certainement beaucoup de courage moral et aussi physique pour assumer une telle responsabilité dans un pays qui se classait, en 2005, 155^e sur 158, selon l'Indice des perceptions de la corruption, calculé par *Transparency International*. Après cinq années passées dans les études de mesures d'audience, principalement de cinéma, chez Médiamétrie, **Claire Domenget** (M.Sc., 2001) a rejoint en décembre la société Gameloft à Paris, spécialisée dans l'édition et le développement de jeux vidéo sur téléphone cellulaire.

Des honneurs, des prix, des promotions et des nominations! **Georges Dionne** (Ph.D., 1980), titulaire de la Chaire de recherche du Canada en gestion des risques à HEC Montréal et qui, décidément, talonne notre collègue **Jean-Marie Dufour** dans la course aux prix et aux honneurs, Pierre Duchesne, professeur au Département de mathématiques et de statistique de notre université, et Maria Pacurar, professeure à la *School of Business* de l'Université Dalhousie, à Halifax, ont reçu pour leur étude, *Intraday Value at Risk Using Tick-by-Tick Data with Application to the Toronto Stock Exchange*, le prix du meilleur article en gestion des risques, décerné en 2006 lors de la *Financial Management Association European Conference*. Ce prix prestigieux est accompagné d'une bourse de 1 000 euros, financée par la *Professional Risk Managers' International Association*. C'est peu, pourrait-on dire, surtout divisé par trois, mais le prestige a-t-



Georges Dionne en compagnie de Mme Anne Lavigne, Directrice du Laboratoire d'Économie d'Orléans

il une valeur marchande? D'après ce qu'a compris **L'Éconolien**, les *tick-by-tick data* sont tous les prix publiés pour un marché déterminé. **Georges** a également été reçu, le 11 octobre 2006, docteur *honoris causa* à l'Université d'Orléans, pour avoir, lors de ses séjours à cette université, «motivé des jeunes professeurs d'économie et de finance à entreprendre des recherches et développer des enseignements à la maîtrise et au DEA sur l'assurance et la gestion des risques». La remise du doctorat s'est faite lors d'une cérémonie qui marquait le 700^e anniversaire de l'Université d'Orléans qui a été créée en 1306 par le pape Clément V. **André-Pierre Contandriopoulos** (Ph.D., 1976) a été nommé en 2006 membre de l'Académie canadienne des sciences de la santé. **Hafedh Bouakez** (Ph.D., 2003), professeur adjoint de l'Institut d'économie appliquée de HEC Montréal, a reçu, aussi en 2006, le Prix Jeune chercheur - Recherche et pédagogie, des mains du directeur de l'institution, monsieur Michel Patry. Pour une deuxième année consécutive, **François Trahan** (M.Sc., 1994), *chief investment strategist* chez Bear Stearns à New York, a été classé premier par le magazine *Institutional Investor*, à titre de stratège en matière de transactions sur les actions américaines.



Michel Patry et Hafedh Bouakez lors de la remise du Prix

Deux vice-présidents! Deux François! **François Dupuis** (M.Sc., 1985) est, depuis l'été 2006, vice-président et économiste en chef du Mouvement Desjardins. **François Lemarchand** (M.Sc., 1981) occupe le poste de vice-président principal et trésorier à Bombardier Inc., à Montréal.

Frédéric Martin (M.Sc., 1982), après plusieurs années comme professeur et chercheur à la Faculté des sciences de l'agriculture et de l'alimentation de l'Université Laval, où ses travaux avaient surtout porté sur les questions de pauvreté, de sécurité alimentaire et de politique agricole dans le tiers-monde, a quitté la vie académique pour se consacrer à temps plein à sa fonction d'économiste principal et de co-président à l'Institut pour le développement en

économie et en administration (IDEA). L'IDEA, dont le siège est situé au cœur de l'arrondissement Sainte-Foy de la ville de Québec, a pour vocation principale d'appuyer les gouvernements dans l'implantation de la méthodologie *Gestion axée sur les résultats* dans une perspective de développement économique et de réduction de la pauvreté (www.idea-international.org). IDEA a un bureau régional pour l'Afrique à Dakar, au quartier Point E, à l'intersection des rues Diourbel et Impasse B (Inolet@idea-africa.org).

Nos anciens continuent leur carrière académique. **Lynda Khalaf** (Ph.D., 1997) a quitté l'Université Laval pour rejoindre le Département de sciences économiques de l'Université Carleton, à Ottawa. **Elmustapha Najem** (Ph.D., 1995) est, depuis 1992, professeur au Département de relations industrielles de l'Université du Québec en Outaouais (UQO), ses domaines d'enseignement et de recherche portant sur les marchés et les politiques de main d'œuvre. Il est actuellement directeur du module des relations industrielles et des ressources humaines de l'UQO. **Elmustapha** est père de trois enfants, un garçon de 9 ans, et des jumeaux de 7 ans, un garçon et une fille. **Jean-Pierre Vidal** (Ph.D., 1990), qui est, depuis plusieurs années, professeur en fiscalité à HEC Montréal, a été nommé, en date du 1^{er} juin 2006, responsable du DESS en fiscalité, et co-directeur, à notre Faculté de droit, de la maîtrise en droit, option fiscalité. Après avoir décroché, en 1974, une maîtrise à l'Institut d'urbanisme de Montréal, **François Des Rosiers** (B.Sc., 1972), qui a obtenu en 1984 un doctorat en études en planification urbaine et régionale de la *London School of Economics and Political Science* (LSE), enseigne, depuis 1976 déjà, la gestion urbaine et immobilière à la Faculté des sciences de l'administration de l'Université Laval, tout en ayant conservé un grand intérêt pour l'analyse économique et économétrique. L'essentiel de sa recherche porte sur l'étude des prix hédoniques (immobiliers) et la mesure des externalités urbaines. **François-Éric Racicot** (M.Sc., 1993), professeur à l'Université du Québec en Outaouais, a publié, aux Presses de l'Université du Québec, en 2006, avec son fidèle coauteur, **Raymond Théoret** (Ph.D., 1978), un nouvel ouvrage, *Finance computationnelle et gestion des risques : ingénierie financière et applications Excel (Visual Basic) et Matlab*, comme quoi les ouvrages et les articles en finance portent toujours un intitulé quelque peu hermétique pour les non initiés. Notre ami, **Georges Dionne**, nous y avait habitués depuis longtemps. **François-Éric** est aussi l'auteur de deux articles récents sur l'analyse économétrique des «fonds de protection» (*hedge funds*). Nous lui laisserons le soin de vous en donner le titre et le sous-titre (francoiseric.racicot@uqo.ca), mais nous parierions, avec un risque minimal de nous tromper, qu'on y trouve «alpha» et «alpha conditionnelle»!

Nos anciens poursuivent des études ou viennent de les terminer. **François-Alexis Ouégnin** (M.Sc., 2005) s'est inscrit, après nous avoir quittés, comme étudiant libre en

dernière année du baccalauréat offert par le Département de mathématiques appliquées (programme *honors*) de la Western Ontario University. Cela lui permit d'être l'assistant de recherche d'un astrophysicien et d'un géophysicien et de se familiariser avec les «trous noirs» et la déformation de la croûte terrestre. Il nous a écrit que les cours d'économétrie et de finance qu'il avait suivis à notre Département lui furent fort utiles pour sa compréhension de tels phénomènes. À titre d'exemple, et nous laissons à **François-Alexis** la responsabilité de ses propos, l'analyse des séries temporelles macroéconomiques donne des bases pour celle des signaux émis par des objets satellites, tandis que la formule des *Black Scholes* en économie financière fournit une bonne illustration de ce qu'est l'équation de la chaleur. Voilà au moins un ancien qui apporte un démenti aux critiques de notre enseignement universitaire sous prétexte qu'il n'ouvre pas les étudiants au multidisciplinaire! **François-Alexis** fait actuellement une maîtrise au Département de mathématiques de l'Université York, à Toronto, tout en espérant appliquer ce qu'il a appris à des problèmes davantage économiques. L'équation de la chaleur et l'économie du réchauffement de la planète? Mais nous digressons.

Maude Ruest-Archambault (M.Sc., 2006) est enchantée du programme de maîtrise en politique, planification et financement de la santé offert à la *London School of Hygiene And Tropical Medicine*, conjointement avec la LSE. Chaque cours n'est donné qu'une heure par semaine, mais demande quatre heures de lectures supplémentaires, donc, au total, beaucoup de lectures, qu'elle compte bien maîtriser, «comme une reine», ajoute-t-elle. Assistons-nous, avec la présence de **Maude** à Londres, à l'émergence d'une monarchie bicéphale et féminine en Angleterre? Nous attendons les commentaires, toujours très attendus d'ailleurs, du Prince Charles. **Maude** trouve Londres extraordinaire, une capitale qui «grouille énormément». «Cela me convient tout à fait», conclut-elle. **Ana Patricia Munoz Gonzalez** (M.Sc., 2006) compte terminer, en mai 2007, sa maîtrise en politiques publiques à l'Université Brown et travailler ensuite une année aux États-Unis. Après, un retour en Équateur ou d'autres projets? **Sophie Bernard** (M.Sc., 2005) est dans le programme de doctorat de l'Université d'Ottawa, ayant bénéficié d'une BESO, ou bourse des études supérieures de l'Ontario. En 2006, elle a réussi avec succès ses examens de synthèse. Ses champs d'intérêt sont l'environnement et le développement, ce qui forcément l'attire vers notre ancien Ph.D., Louis Hotte (1999), professeur à cette université. En août dernier, **Mhamed Debbabi** (M.Sc., 2006) nous informait qu'il avait l'intention d'entamer des études de doctorat en France, si possible à la Sorbonne. Nous souhaitons avoir de ses nouvelles bientôt.

Shahzad Mobasher Fard (B.Sc., 2005) a obtenu en 2006 son M.Sc. en finance et économie de la LSE. Elle vient d'accepter une offre d'emploi à la bibliothèque du Parlement du Canada. Qu'on ne s'y méprenne pas! Elle

n'époussettera pas les étagères. Elle y exercera une activité d'analyste des plus fascinantes : répondre aux demandes de nos représentants sur des dossiers de nature économique. **Marc François Bellemare** (M.Sc., 2001), professeur adjoint en études de politiques publiques et économie au *Thierry Sanford Institute of Public Policy* à l'Université Duke, en Caroline du Nord, a reçu en 2006 son Ph.D. de l'Université Cornell avec une thèse intitulée *Three Essays on Agrarian Contracts*. Nous sommes convaincus que Marc parviendra à tirer plusieurs articles de qualité de ce volumineux travail, dans lequel se retrouvent une recension à jour et critique de la théorie des contrats agricoles, des contributions à cette théorie et des applications économétriques à des données microéconomiques qu'il collecta à Madagascar.

Avis aux amateurs! **Jacques Henripin** (Licence, 1951), professeur émérite en démographie, tient à se départir d'une série de documents dont certains peuvent avoir une valeur historique, comme des anciennes études du Conseil économique du Canada et des numéros, remontant aux années 50 et 60, de la Revue canadienne d'économie et de L'Actualité économique (jacques.henripin@sympatico.ca). Profitons-en pour signaler que **Jacques**, toujours vert, a publié, en 2006, aux Éditions Varia, à Montréal, un petit ouvrage, au contenu tout à fait abordable, nous dit-il, *Les Défis d'une population mondiale en déséquilibre*. Carnet mondain! **Jérémie Lefebvre** (M.Sc., rédaction) nous annonce son mariage, au printemps de 2007, avec **Stéphanie Elleboudt** (M.Sc., 2005). Les épousailles auront lieu en Belgique, pays de Stéphanie. Tous nos vœux de bonheur aux futurs époux!

La rédaction de *L'Éconolien* est aussi dans la triste obligation d'annoncer la disparition d'anciens. Le présent numéro ne fait malheureusement pas exception à cette règle.

Antonio Lagana (M.Sc., 1973) est décédé le 11 juin 2006 à Mexico, à l'âge de 59 ans. Après des études de doctorat à Genève, il enseigna l'économie au Cégep F-X Garneau à Québec, avant de devenir professeur de macroéconomie et d'économie internationale, au début des années 80, à l'Université Laval. Il y fut d'abord rattaché au Département des relations industrielles, puis, pendant environ 10 années, à la Faculté des sciences de l'administration, pour rejoindre, vers le milieu des années 90, le Département d'économie des sciences sociales où il demeura jusqu'à sa retraite en 2003. Notre ancien, **François Des Rosiers** (B.Sc., 1972), qui nous a communiqué la nouvelle, nous rappelle aussi que, durant son séjour chez nous, **Antonio** oeuvra au sein du C.R.D.E. et fut assistant de notre collègue **Fernand Martin**, auquel il vouait une grande admiration. **Antonio** laisse dans le deuil sa mère, Grazia, son père, Domenico, son épouse, Pilar, ses quatre enfants, Domenico, Lucia, Isabella et Maria, ainsi que son frère Joseph et sa sœur Vicky.

Denis Vigneault (M.Sc., 1982) a succombé le 9 octobre 2006 à une tumeur cérébrale qui l'a emporté en

moins de quatre mois. Notre ancien, **François Lemarchand** (M.Sc., 1981), nous écrit que **Denis** avait commencé sa carrière au service des études économiques de Bell Canada. Il l'a poursuivie chez Placements Banque Nationale pour exercer ensuite plusieurs fonctions à la Banque Nationale du Canada. Avant que la maladie ne l'atteigne, **Denis** était vice-président finance et actionnaire chez B2B2C, un fournisseur d'accès à Internet. Il habitait Boucherville. **Denis** laisse derrière lui ses parents, son épouse et deux enfants.

L'Éconolien adresse, au nom de tous, ses plus sincères condoléances aux familles Lagana et Vigneault.

Nos informations ne sont-elles pas à jour ou vous aimeriez qu'on parle d'autres ou de vous-même? Communiquez avec nous.

Un ancien nous reçoit

Alain Dubuc (B.Sc., 1972) est l'un des journalistes les plus lus de la presse canadienne. Se prêtant gracieusement à une inversion des rôles, il a accepté d'être interviewé par **L'Éconolien** au restaurant *Il Galateo* à Montréal. Au menu : dorade pochée et escalope de veau à la citronnelle, accompagnées d'un *sangiovese toscano*.



*Alain, Charlotte, Antoine et Suzanne
(photo prise à Rome, l'été dernier)*

➤ **Au dos de votre dernier livre, *Éloge de la richesse*, que vous venez de publier aux Éditions Voix Parallèles, à Montréal, il est dit que vous êtes «columnist» au quotidien La Presse. Quelle est la différence entre un columnist et un chroniqueur?**

➤ *Columnist*, terme d'origine américaine, s'applique à un journaliste ou toute autre personne bien informée qui exprime sur une base régulière, dans les colonnes (columns) des journaux, des opinions personnelles sur des sujets généralement d'intérêt public. Le columnist emploie d'ailleurs le pronom «je» pour donner son point de vue sur le thème qu'il a retenu ce jour-là. Le chroniqueur, quant à lui, se spécialise plutôt dans un champ bien précis, comme les arts lyriques, la mode ou la bourse, dont il ne

déviera pas et dont il suivra l'évolution et les péripéties qu'il relatera dans la «chronique» destinée à cet effet. Il est rare que le chroniqueur utilise le «je».

➤ **Vous êtes d'origine montréalaise?**

➤ *Disons que je suis Montréalais. Mon père était un Canadien né à Paris. Mon grand-père y était diplomate. Mon père provenait d'une vieille famille franco-manitobaine, plus précisément des Québécois qui avaient émigré, longtemps auparavant, dans l'Ouest canadien. Mon arrière-grand-père paternel fut d'ailleurs le conseiller juridique du «rebelle» métis, Louis Riel, qui fut exécuté en 1885 par le Gouvernement du Canada. Il devint plus tard le premier juge en chef de la Cour suprême du Manitoba. Ma mère était anglo-gaspésienne.*

➤ **Des parents qui ne seront pas étrangers à votre vocation journalistique?**

➤ *En effet! Mon père anima, sur les ondes de Radio-Canada, une émission d'actualités et de musique de retour à la maison intitulée «Auto suggestion», qui était diffusée entre 16h et 18h. Il collabora au programme télévisé, *Les Insolences d'une caméra*, dont les surprises et la drôlerie font encore le bonheur des spectateurs, ainsi qu'à *Format 60*, une émission d'information publique. Pour ce qui est de la presse écrite, il fut journaliste, durant les années 60, au *Nouveau Journal*, maintenant disparu, et au magazine *Perspectives* qui était un supplément des quotidiens *La Presse* et *Le Soleil*. Journaliste à *La Presse*, ma mère eut la responsabilité de ce qu'on appelait «les pages féminines».*

➤ **Vos études?**

➤ *Ce fut d'abord l'école primaire Notre-Dame-de-Grâce, à Montréal. Mes premières années du secondaire, je les ai faites, toujours à Montréal, au collège classique Jean-de-Brébeuf. Puis, au milieu des années soixante, j'ai été inscrit pendant deux ans au Lycée Janson de Sailly, à Paris, dans le 16^e arrondissement.*

➤ **Un programme d'échanges?**

➤ *Non, des raisons familiales. Mon père, de par ses activités de journaliste à *Format 60*, voyageait beaucoup. Mes parents décidèrent que Paris constituait le lieu le plus approprié pour les retrouvailles familiales. C'est ainsi que toute notre famille, dont aussi ma sœur et mon frère, s'installa dans la capitale française.*

➤ **Janson de Sailly! Un des lycées les plus huppés et aussi des plus prestigieux de Paris. Lors de sa création en 1884, le discours de la pose de la première pierre ne fut-il pas prononcé par Victor Hugo?**

➤ *Vous avez raison. Cela ne signifie cependant pas que j'y fus nécessairement toujours heureux. J'étais un jeune adolescent et, à l'époque, les jeunes adolescents avaient très peu de droits en France. C'était fort différent de ce que j'avais connu à Brébeuf. Pour échapper à cette atmosphère qui me pesait, je me réfugiais d'ailleurs,*

plusieurs fois par semaine, à la cinémathèque du Palais de Chaillot qui était à deux pas du lycée. Je conserve néanmoins quelques souvenirs agréables de mon passage à Janson. Je fus en effet premier de classe en français. Des souvenirs intéressants aussi! J'y ai côtoyé un membre de la famille du constructeur aéronautique, Marcel Dassault. Je me souviens également du fait qu'un jour ceux de nos condisciples qui avaient un nom à particule exigèrent de leurs professeurs, majoritairement républicains, que leur nom apparaisse sur la liste alphabétique non pas à lettre «d», mais à la première lettre du nom patronymique, par exemple, pour «de Chambon», à la lettre «C».

➤ **Après ces deux ans à Paris, un retour à Montréal?**

➤ Oui. Mes parents me mirent au Collège Stanislas qui offrait le baccalauréat français. Stanislas avait, de par son statut, l'avantage d'échapper au système français tel que je l'avais connu à Paris, mais également au système des collèges classiques du Québec qui étaient contrôlés par le clergé. J'y fis des études classiques, au programme desquelles figuraient le grec et le latin.

➤ **Votre bac terminé, vous entrez, en 1968, à l'Université de Montréal, au Département de sciences économiques. Pourquoi notre université? Pourquoi l'économie?**

➤ L'Université de Montréal fut en quelque sorte un choix naturel. Pour ce qui est de l'économie, j'avais lu un ouvrage qui m'avait beaucoup impressionné et qui avait connu un succès mondial. Il s'agissait du livre de Jean-Jacques Servan-Schreiber, *Le Défi américain*, dans lequel le fondateur de *L'Express* soulignait, statistiques à l'appui, le retard des pays européens par rapport aux États-Unis, qu'il s'agisse de productivité, d'innovations technologiques ou de niveau de vie, et s'inquiétait de leur capacité à combler ce retard. Je voulais en savoir davantage et j'étais convaincu que seules les sciences économiques me le permettraient. Il faut dire que mes parents furent, au début du moins, assez mal à l'aise avec mon choix. Pour eux, et selon la tradition familiale, les disciplines nobles ne pouvaient être que le droit et les lettres. L'économie n'était, dans leur esprit, qu'une discipline basement matérialiste qui ne pouvait conduire qu'au «négoce». Je n'étais pas du même avis. Pour moi, le négoce, c'était les HEC. Notre département, c'était, du moins je le croyais, l'analyse des faits et des grandes transformations socioéconomiques, telle que je l'avais rencontrée dans les pages de Schreiber.

➤ **Notre département a-t-il comblé vos attentes?**

➤ J'avoue qu'au début, je suis tombé de haut. C'était Fernand Martin qui donnait le cours d'introduction à l'économie. Il s'amena à la première séance du cours avec le volumineux *Economics : An Introductory Analysis*, de Paul A. Samuelson, «le Samuelson», qu'il laissa tomber avec fracas sur le pupitre, ajoutant «Ceci

est ma boîte à outils. Je suis un plombier. Quand il y a trop de vapeur, je serre. Quand il n'y en a pas assez, je desserre». Nous étions loin de l'élégance de style de Jean-Jacques Servan-Schreiber. Ce fut, pour moi, un véritable choc. Les choses se stabilisèrent par la suite, mais pas entièrement. Les professeurs de l'époque étaient Lacroix, en macroéconomie, Tremblay, en commerce international, Raynauld, qui donnait le cours sur les institutions économiques canadiennes, Bouchard, en microéconomie, Valaskakis, en histoire économique et sociale, et d'autres encore, comme les jeunes Boyer et Montmarquette. C'était intéressant, mais je trouvais que certains d'entre eux nous proposaient des schémas d'analyse exagérément réducteurs de la réalité, simplistes, dirais-je. À titre d'exemple, la théorie ricardienne de l'avantage comparatif semblait clore toute discussion sur le commerce international. Si chaque pays commerçait selon son avantage comparatif, le bien-être de tous serait amélioré, point à la ligne! Pour moi, les choses n'étaient pas aussi évidentes. Il y avait des échanges «inégaux», comme l'avait montré la colonisation. Le commerce international était également guidé par des intérêts de groupes et des calculs géopolitiques, etc. Bref, je m'ennuyais un peu. Il faut vous dire qu'à l'époque, j'étais trotskyste, de tendance «krivinite», du nom d'Alain Krivine, français d'origine juive ukrainienne, licencié en histoire, qui fut un des porte-parole de la Ligue communiste révolutionnaire et une des grandes figures

«Je n'étais pas niais non plus : il y aurait toujours des gens dont le bonheur réside dans l'installation d'une piscine dans leur jardin!»

du mouvement de mai 1968. Montréal était d'ailleurs particulièrement ouverte aux idées révolutionnaires. On se souvient de la grève des étudiants de l'Université de Montréal en 1969-70 et, évidemment, d'octobre 1970. J'étais trotskiste, mais, fidèle aux idées de Léon Trotsky, je n'étais pas pour la mise en place d'un État communiste de nature bureaucratique. Je n'étais pas niais non plus : il y aurait toujours des gens dont le bonheur réside dans l'installation d'une piscine dans leur jardin! Pour combattre cet ennui que généraient mes études au Département, je me suis rapproché, dans une première étape, de deux professeurs qui, selon moi, attribuaient une plus large place dans leur enseignement aux dimensions sociopolitiques. Il s'agissait de Clément Lemelin, actuellement professeur à l'UQÀM, qui enseignait l'économie de l'éducation, et Benjamin Higgins, spécialiste de l'économie du développement. Je les ai beaucoup appréciés. Dans une deuxième étape, je me réfugiai dans l'économie mathématique et l'économétrie. Là au moins, je n'aurais pas d'états d'âme, espérais-je.

➤ **Dans l'économie mathématique et l'économétrie! Mais, étiez-vous préparé, vous qui aviez fait des études classiques?**

➤ *Non! Mais durant un été, j'ai tout simplement lu, littéralement «lu», un ouvrage de base en mathématiques, comme on lit un roman ou un essai.*

➤ **Qui vous prendra sous son aile dans cette aventure du quantitatif et de la formalisation?**

➤ *La regrettée Lise Salvas. Je serai son assistant pendant trois ans, à la fin du baccalauréat et à la maîtrise. Un des intérêts de recherche de Lise était le passage des modèles macroéconomiques aux modèles microéconomiques, ou l'inverse, et l'identification d'équilibres optimaux dans ce cadre d'équilibre général. Au départ, j'ai dû évidemment lire les travaux de l'économiste et économètre français, Edmond Malinvaud. J'écrirai mon mémoire de maîtrise dans ce champ. Cette époque fut intellectuellement très fructueuse pour moi. J'avais enfin trouvé une «grille» qui me permettait d'intégrer le réel dans un cadre respectant, d'une part, les grands équilibres macroéconomiques et, d'autre part, les comportements socioéconomiques des agents individuels. Consciemment ou non, j'avais toujours voulu arriver à un tel résultat et je sentais que j'y étais parvenu. Nous étions en 1975.*

➤ **Mais, une fois votre maîtrise obtenue, vous devenez journaliste. Le virage est un peu raide, ne trouvez-vous pas?**

➤ *Tout d'abord, pour la petite histoire, je n'ai jamais obtenu le diplôme de maîtrise bien que mon mémoire ait été lu et noté par le jury. À l'époque, je n'avais pas pu faire face aux frais de scolarité et, sans paiement de ces derniers, pas de diplôme. La raison en est que mon père était dans une situation financière un peu paradoxale. Il avait un revenu régulier, ce qui me rendait inadmissible à une bourse d'études, mais était aussi endetté, ce qui l'empêchait de me dépanner. Robert Lacroix m'a depuis incité, plusieurs fois, à demander le diplôme, mais je ne l'ai jamais fait.*

Quant à ma bifurcation vers le journalisme, elle est facilement explicable. Je voulais «faire de la pédagogie économique» et, en particulier, expliquer au plus grand nombre et en termes clairs ce qu'est, entre autres, l'inflation, l'emploi, la croissance ou les échanges extérieurs. J'adorais aussi l'écriture et je n'écrivais pas mal. N'avais-je pas été premier de classe en français au Lycée Janson de SAILLY? Le journalisme devait m'apporter tout cela. En outre, les responsables de la presse écrite étaient à l'affût, comme encore actuellement, de candidats qui non seulement avaient une belle plume, mais possédaient également une spécialité dans un domaine déterminé. C'était mon cas. Je suis donc entré à La Presse en 1976, recommandé par ma mère. Mon supérieur immédiat eut toutefois un sourire surpris, et quelque peu narquois, lorsque, dès mon arrivée, je lui demandai de mettre à ma disposition un ordinateur qui me permettrait de faire ... des projections macroéconomiques. Il me convainquit rapidement que ce n'était pas ce qu'on

attendait de moi. Mon mandat était de couvrir l'actualité économique, comme la politique budgétaire, le prix du pétrole ou les augmentations des tarifs d'Hydro Québec.

➤ **Tout journaliste a des aventures, des surprises, dans l'exercice de son métier. Vous avez dû en avoir aussi.**

➤ *Que oui! Je vous conterai trois d'entre elles.*

Peu après mon arrivée à La Presse, on m'assigna la tâche de couvrir la conférence de presse que devait donner l'Association des fabricants de meubles du Québec. À l'entrée de la salle, les journalistes furent d'emblée invités à se désaltérer à un bar des mieux achalandés, dans l'espoir sans doute, de la part des organisateurs, que cela affaiblirait leur sens critique. L'assistance de fabricants de meubles était composée de messieurs bien coiffés, sentant bon l'eau de Cologne et dont la tenue vestimentaire était quasiment uniforme : veston serré à carreaux, cravate à pois de couleur et souliers blancs. Sans aucun doute, j'étais entré dans le monde de la PME! Les discussions ne volaient pas très haut. On parlait de la faiblesse du prix des meubles, de la cherté des matériaux, de la fiscalité prédatrice et de la concurrence étrangère, forcément «déloyale». On était en plein dans ce commerce de négoce que mes parents avaient tant redouté qu'on m'enseigne au Département de sciences économiques de l'Université de Montréal. C'est à ce moment que je compris que le chemin était encore long à parcourir pour que l'entrepreneur francophone «moyen» de chez nous quitte un instant son univers de petit commerçant pour celui des grands enjeux qui gouvernent le fonctionnement de l'économie. Quelque temps après, dans la Pensée éditoriale du journal, je fis ma première contribution à ce changement que je souhaitais, en utilisant les mots «design» et «innovation» et en en soulignant l'importance.

La seconde histoire est plus courte tout en ne manquant pas d'un certain piment. J'avais été appelé à interviewer le vice-président d'une de nos sociétés d'État. Comme c'était un homme au calendrier chargé, l'entretien eut lieu dans sa voiture, lors d'un de ses déplacements. Durant tout le trajet, il n'arrêta pas de me parler des déboires qu'il avait avec le gouvernement péquiste de René Lévesque qui venait de prendre le pouvoir en 1976. Le problème était que ce monsieur ne cessait pas non plus de me caresser le dessus de la main gauche. Cette marque d'affection me mettait très mal à l'aise et réduisait fortement mon pouvoir de concentration. C'était d'autant plus dommage que ce qu'il disait était du plus grand intérêt. J'en suis heureusement sorti intact et ai tiré de l'entrevue un très bon article.

Il y a finalement eu la fameuse discussion que j'eus avec Jacques Parizeau lors d'un vol intérieur sur lequel nous occupions des sièges voisins. Le gouvernement péquiste et indépendantiste, dans lequel Jacques Parizeau avait été ministre des Finances, avait perdu les élections provinciales

en 1985, avec la victoire du Parti libéral du Québec, de tendance fédéraliste, alors dirigé par Robert Bourassa. Jacques Parizeau restait évidemment une des figures de proue du mouvement indépendantiste. Il savait que j'avais toujours été fédéraliste. Au cours de l'entretien, je lui dis, d'une manière qui s'avéra imprudente, que l'avènement au pouvoir du Parti libéral du Québec pousserait sans doute certains des fédéralistes de la Belle Province, rassurés par la défaite du Parti Québécois, à se sentir plus à l'aise avec quelques-unes des revendications souverainistes. Bien mal m'en prit. Quelques jours plus tard, Jacques Parizeau, dans un entretien accordé au journal de Québec, *Le Soleil*, affirmait que, m'ayant parlé, il avait toutes les raisons de croire, que *La Presse* épouserait très bientôt la cause souverainiste. Inutile de vous dire que je fus dans la m... jusqu'au cou et me fis très chaudement chauffer les oreilles par mon rédacteur en chef.

➤ **Ce qui ne vous a pas empêché de devenir rapidement un des journalistes incontournables de la presse canadienne, tant par la profondeur de vos analyses que par votre capacité à susciter des débats d'intérêt public.**

➤ *Il faut le croire. En 1981, j'ai été nommé chroniqueur financier à La Presse, poste que j'ai occupé jusqu'en 1988 pour ensuite y devenir éditorialiste en chef. De 2001 à 2004, j'ai été président et éditeur du quotidien Le Soleil. Toute cette activité m'a valu plusieurs prix dont, en 1982, le Prix national dans le domaine des affaires, catégorie des éditoriaux et rubriques régulières, en 1983 et 1984, le Prix de la Fondation québécoise d'éducation économique, et en 1985, le Prix annuel du Conseil du patronat du Québec pour la contribution à l'économie. En 1999, j'ai été lauréat du Concours canadien de journalisme dans la catégorie éditorial.*

➤ **Et vous avez écrit des livres.**

➤ *Trois jusqu'à présent : Simple comme l'économie en 1987, puis, en 2003, Dialogue sur la démocratie au Canada, avec comme coauteur John Ralston Saul, et, en 2006, le livre auquel vous avez fait allusion au début de notre entretien, Éloge de la richesse. Cet été, je publierai un quatrième ouvrage, Lettre à mes amis souverainistes, une de mes thèses étant que le débat constitutionnel retarde le Québec sur le chemin du progrès et de ce qu'on appelle, depuis peu, un Québec lucide. Le problème est que, si le Québec doit devenir lucide, certains souverainistes devront abandonner leurs idées, s'apostasier en quelque sorte. J'ai aussi fait récemment une brève apparition à l'émission de Guy A. Lepage, Tout le monde en parle, et on peut me voir dans le film documentaire, L'Illusion tranquille, qui est sorti sur les écrans québécois à la fin de 2006.*

➤ **Écrire un livre intitulé Éloge de la richesse et contribuer à L'Illusion tranquille, qui exalte l'entrepreneuriat et cloue au pilori aussi bien l'action syndicale que**

les programmes gouvernementaux, n'est pas sans surprendre, venant de la part d'un ancien trotskyste.

➤ *Moins qu'on peut le croire! L'augmentation de la richesse collective n'est en effet absolument pas en contradiction avec les grandes valeurs sociales de justice et de solidarité dont s'enorgueillit le Québec. La question fondamentale est pour moi : «comment travailler ensemble?».*

➤ **Vos activités actuelles?**

➤ *Comme vous l'avez dit, je suis columnist («incorporé») au quotidien La Presse. Cela m'oblige à écrire pour ce journal trois articles par semaine sur des sujets de mon choix liés à des questions d'économie politique. Je remarque d'ailleurs que, depuis quelques temps, je mets dans mes articles moins en moins d'économie et de plus en plus de politique. C'est une activité qui me laisse beaucoup de liberté d'action, dont celle de discuter plus longuement des sujets de l'heure avec des gens intéressants comme votre ancien recteur, Robert Lacroix, votre collègue, qui fut mon condisciple à l'Université de Montréal, François Vaillancourt, le spécialiste en économie publique et en évaluation sociale des programmes gouvernementaux, Pierre Lefebvre, professeur à l'UQAM et docteur de votre université, et bien d'autres encore. Je donne également des conférences dans des milieux très divers. J'en ai actuellement trente inscrites à mon calendrier des prochains mois.*

➤ **Cela vous laisse-t-il des loisirs?**

➤ *Certainement! Je ne suis pas sportif par nature, mais je m'astreins à faire du jogging et, stimulé par mes enfants qui ont l'esprit très compétitif, du ski alpin. Je lis aussi beaucoup, des romans surtout.*

➤ **Vos enfants?**

➤ *J'en ai quatre, issus de deux unions. Ma fille aînée, âgée de 27 ans, fait un doctorat en anthropologie à l'Université de Montréal avec une bourse du CRSH. Elle se spécialise dans l'étude des primates, ce qui l'oblige à aller régulièrement dans une petite île, située au large de Porto Rico, afin d'observer une colonie de singes rhésus qui y vivent en toute liberté. Ce qu'elle me raconte à ses retours de voyage est toujours fascinant. Mon fils aîné, qui a 25 ans, poursuit des études en cinéma à l'Université Concordia. Les deux «petits» sont un garçon de 13 ans, élève au Collège Brébeuf, et une fille de 9 ans qui est au primaire.*

➤ **Un conseil pour nos étudiants?**

➤ *Trouver dans l'étude de l'économie un cadre de référence et intégrateur, une grille, qui leur permette de mieux comprendre les phénomènes et l'évolution de nos sociétés, voire de participer au progrès social et économique de ces dernières. Comme je vous l'ai dit, il y a quelques instants, c'est ce que j'y ai trouvé.*

Nous attendons avec intérêt la sortie de votre Lettre à mes amis souverainistes.

Un prof nous parle

Professeur titulaire, **Leonard Dudley** enseigne à notre département depuis 1970. L'entretien a eu lieu au restaurant russe *Pogrebók* («La caverne»), situé sur la rue Côte-des-Neiges, à deux pas de l'Université : fine cuisine moujik, grand choix de vodkas, service chaleureux, excellent rapport qualité-prix.



Leonard Dudley

➤ Quelle est l'origine de votre intérêt pour l'économie?

➤ *Ma fascination, dès mon enfance, pour la monnaie comme instrument d'échange. Mon père tient alors une quincaillerie à Toronto, Dudley Hardware, sur la rue Church, à quelques pâtés de maisons du Maple Leafs Garden, dans ce qui est maintenant le quartier gai de la Ville-Reine. Chaque jour, je le vois remettre à des clients des choses auxquelles j'accorde une grande valeur, comme des clous, des tournevis ou des pots de peinture, pour recevoir en retour de vulgaires bouts de papier à l'effigie de la Reine du Canada. Cela dépasse mon entendement. Je me devais d'en savoir plus. C'est là, je crois, que tout a commencé.*

➤ Dudley Hardware existe-t-il encore?

➤ *Oui. Le magasin est maintenant tenu par un cousin, mes deux frères s'étant tournés vers d'autres activités, l'un comme copropriétaire d'une chaîne de bureaux d'encaissement de chèques, l'autre comme homme d'affaires dans l'industrie de l'infographie.*

➤ C'est donc à Toronto, votre ville natale, que vous faites vos études primaires et secondaires.

➤ *À Toronto oui, qui n'est cependant pas ma ville natale. Je suis né à l'autre bout du Canada, à Vancouver, où mon père était conscrit dans l'armée canadienne. Mes études primaires prennent huit années, comme le voulait le système de l'époque. Je poursuis ensuite mes études secondaires dans une école faisant partie de l'Université de Toronto, du nom d'University of Toronto Schools (UTS), une école pour garçons, devenue mixte depuis, qui constituait un lieu de stage et aussi un laboratoire pédagogique pour les futurs professeurs formés à la Faculté d'éducation de l'Université. Il fallut beaucoup pour convaincre mon père de me permettre d'aller à l'UTS. Il devait sans doute craindre de me voir devenir une sorte de cobaye. Entré à l'école secondaire avec une bourse de gratuité des frais, j'y suis exposé, pour la première fois, à deux des langues étrangères que je pratiquerai couramment, l'allemand et le français. La*

*troisième est l'espagnol que j'apprendrai plus tard. Je me souviens surtout de mon professeur de français, un enseignant tout à fait original. À la première leçon, il nous lit le merveilleux conte provençal d'Alphonse Daudet, *Le curé de Cucugnan*, extrait du recueil *Les lettres de mon moulin*. Nous n'y comprenons évidemment rien. Par contre, chaque fois qu'il prononce Cucugnan, il se tape le derrière en insistant sur «cucu». Séduits par cette grivoiserie, que nous, jeunes adolescents, considérons comme indissociable du parler français, nous nous mettons avec ardeur à l'étude de la langue de Molière. Un de mes condisciples est Michael («Mike») Spence, qui recevra, en 2001, avec George Akerlof et Joseph Stiglitz, le prix Nobel de sciences économiques pour ses travaux sur le problème du «signaling» en situation d'information incomplète. Mike est pour nous une super vedette. Il est non seulement un superbe intellectuel, mais aussi un athlète accompli. Il gagnera d'ailleurs une bourse de hockey pour l'Université Princeton. Véritable dieu grec, il fait battre le cœur de bien des filles des écoles privées de Toronto. C'est à l'âge de 18 ans, en 1962, que j'ai mon premier bain d'immersion dans la langue française. À l'occasion d'un voyage en Europe qui dure deux mois, je fais un séjour de quatre semaines en Suisse romande, plus précisément aux Diablerets, ce majestueux massif qui domine le Rhône. Ce sont mes grands-parents qui financent mon périple. Ils le font au comptant, me remettant une liasse de billets, 1 000\$ au total, qu'ils extraient sous mes yeux du fin fond d'une armoire où ils les tenaient conservés dans un sac en papier brun. J'avais naturellement compris depuis longtemps que les bouts de papier à l'effigie de la Reine du Canada avaient aussi une valeur, pas seulement les clous, les tournevis ou les pots de peinture du Dudley Hardware. Deux ans plus tard, je retourne en France pour faire un stage, à Clermont-Ferrand, dans une imprimerie ayant appartenu à Pierre Laval, sinistre personnage qui fut ministre d'État dans le Gouvernement de Vichy et exécuté en 1945 pour sa participation à la déportation de juifs français.*

➤ Puis, c'est l'Université de Toronto.

➤ *Exonéré des frais de scolarité, j'y fais une première année en Études sociales et philosophiques, «Soc and Phil», comme on disait. On y apprend de tout. Dès la deuxième année, je décide toutefois d'entrer dans un programme plus spécialisé, celui en science politique et économie. Parmi mes condisciples, il y a David Galloway, futur PDG du Toronto Star et actuellement président du conseil d'administration de la Banque de Montréal. Gérard («Gerry») Helleiner enseigne l'économie internationale. C'est Gerry qui me convainc, au terme de mon BA (honors) en science politique et économie, d'entrer au doctorat à l'Université Yale où je suis accepté. Nous sommes en 1966.*

➤ **Parlons de votre séjour à Yale.**

➤ *Après ma première année, j'épouse Sandra Wheaton, une étudiante de Toronto qui m'a rejoint à New Haven. Elle deviendra la mère de deux de mes enfants, Evan et Sonia. Elle avait fréquenté une école privée pour filles de Toronto et nous nous connaissions depuis plusieurs années. Elle devient, à Yale, assistante de recherche de Raymond Goldsmith, cet économiste d'origine belge, décédé en 1988, surtout connu pour ses travaux sur la mesure de la richesse à l'aide de comptes de bilan permettant de retracer les flux de capitaux entre les différents segments de l'économie. Yale est alors en pleine effervescence. C'est la guerre du Vietnam et le campus est un des foyers de contestation les plus actifs. Un des chefs du mouvement est Stephen Resnik, homme de gauche et microéconomiste du développement qui, parmi les premiers, étudiera les liens qui existent entre la production vendue sur le marché et celle destinée à l'autoconsommation. Au printemps 1968, durant le Spring break, ce n'est pas sur les plages de Fort Lauderdale où nous nous sommes rendus, comme le veut la tradition collégiale américaine, mais bien à New York, au Central Park et devant le siège des Nations unies, afin d'exprimer haut et fort notre opposition à la guerre.*

«Pendant que nous festoyons dans un restaurant de Bogota, notre résidence est cambriolée et mes feuilles de données, rangées dans une belle serviette Samsonite, font partie du butin.»

➤ **Revenons à vos études de doctorat.**

➤ *À Yale, il y a, bien entendu, comme figure dominante, James Tobin. Il a obtenu, en 1955, la prestigieuse John Bates Clark Medal, décernée, à la mémoire de l'économiste néoclassique américain, John Bates Clark, à ceux qui ont contribué d'une manière fondamentale à la pensée et au savoir économiques. En 1981, il recevra le prix Nobel pour son apport à l'analyse des marchés financiers et de leurs relations avec les décisions de dépenses, l'emploi, la production et les prix. Il est plus connu du grand public actuel pour la taxe, qu'il proposera en 1978, sur les transactions financières internationales afin de limiter les mouvements de capitaux à court terme, de nature déstabilisatrice; l'idée de la «taxe Tobin» sera d'ailleurs reprise plus tard avec enthousiasme par les altermondialistes, à l'étonnement de Tobin lui-même. Il y a aussi William Parker qui contribuera à l'analyse, entre autres, de l'émergence des institutions capitalistes aux États-Unis et en Europe et qui sera un des pionniers de l'application de la statistique à l'histoire économique. Il formera des générations d'historiens de l'économie dont Joel Mokyr, Given Wright et George Grantham, actuellement professeur à McGill. Parker ne sera pas étranger à mon passage, dans les années 80, de l'économie du développement et de l'économie publique à l'histoire économique. Mais je suppose que nous reviendrons là-dessus.*

➤ **Évidemment. Parlons plutôt, pour le moment, de votre thèse.**

➤ *Un autre de mes professeurs est Richard Nelson, spécialiste de l'économie du développement, qui avait fait sa marque en 1956 avec un modèle de croissance incluant la variable population, qui permettait d'étudier les conditions dans lesquelles un pays est piégé (trapped) sous le seuil de pauvreté comme celles lui permettant d'en sortir. Au moment où je suis à Yale, Richard travaille sur les différences de productivité de la main-d'œuvre entre les industries américaines et colombiennes. Sa conclusion principale est que de tels écarts sont surtout dus à des différences dans la productivité totale des facteurs. Motivé par les travaux de Kenneth Arrow sur «l'apprentissage sur le tas» (learning by doing), je pense alors, personnellement, que de tels écarts seraient susceptibles d'être réduits moyennant l'accumulation de connaissances et d'expérience par les travailleurs.*

Pour étudier cela, j'ai cependant besoin de données statistiques additionnelles sur l'économie de la Colombie. C'est ainsi, avec l'encouragement de Albert («Al») Berry, autre spécialiste du développement à Yale, qui terminera sa carrière à l'Université de Toronto, que Sandra et moi sommes partis pour Bogota, ayant moi-même suivi, avant

*notre départ, quatre mois de cours d'espagnol. Mon point de chute est la Universidad Nacional, université ouverte à l'époque aux idées populistes. J'y revois Al, lui-même en mission en Colombie pour la Fondation Ford. Je vais chaque jour à l'Institut national de la statistique pour collecter mes données. Tout va bien jusqu'à la veille du départ. Pendant que nous festoyons dans un restaurant de Bogota, notre résidence est cambriolée et mes feuilles de données, rangées dans une belle serviette Samsonite, font partie du butin. Je dois donc me résoudre à prolonger mon séjour de quelques semaines pour refaire une collecte de chiffres. J'en exclus toutefois ceux du commerce extérieur, qui avaient fait partie du lot initial, ce qui m'empêchera d'introduire dans l'analyse les dimensions liées à la substitution aux importations, comme je l'avais voulu au départ. En 1970, je soutiens ma thèse dont je tirerai l'article : «Learning and Productivity Change in Metal Products», *American Economic Review*, 62, September 1972 : 662-669.*

➤ **1970! Année de votre arrivée à l'Université de Montréal. Dans quelles circonstances ?**

➤ *Robert Triffin, auteur célèbre de plusieurs projets de réforme du système monétaire international qui était aussi à Yale, téléphone tout simplement à Otto Thür qui a succédé à André Raynauld à la tête du Département, pour lui dire que je suis sur le marché. L'entente*

d'engagement est toutefois finalisée avec *Gérald Marion* qui, entre-temps, a pris la place de *Thür*, ce dernier ayant rejoint le ministère des Finances du Canada pour y occuper, je crois, un poste de sous-ministre. J'arrive ainsi au Département avec l'étiquette d'économiste du développement, occupant la place laissée par *Benjamin («Ben») Higgins*, auteur du premier manuel digne de ce nom dans la spécialité (*Economic Development : Problems, Principles and Policies*, W.W. Norton, New York, 1959). Ben nous quitte avec sa nouvelle épouse d'origine australienne pour s'en aller vivre sur une ferme d'élevage de moutons qu'elle possède dans son pays natal.

- **Votre séjour au Département compte maintenant plus d'un quart de siècle. Avec la précision d'une horloge suisse, vous publiez un article par an dans des revues scientifiques, et pas des moindres, *Economic Development and Cultural Change*, *Review of Economics and Statistics*, *European Economic Review*, *Journal of Institutional and Theoretical Economics*, *Journal of Evolutionary Economics*, *Kyklos*, pour n'en citer que quelques-unes et sans compter les chapitres dans des ouvrages collectifs et un livre. Vous faites des missions et des séjours scientifiques à l'étranger. Vous modifiez et diversifiez vos champs de recherche. À cette occasion, vous établissez de nouvelles collaborations. Vous vous mettez très tôt à l'utilisation du traitement de texte et des logiciels, en fait, avant la plupart d'entre nous. Vous connaissez aussi de profonds changements dans votre vie privée. Par quoi commence-t-on?**

- *Parlons d'abord des missions. Si on oublie une mission exploratoire en Tunisie qui resta sans lendemain, il y en a essentiellement trois : en Mauritanie à l'été 1971, un retour en Colombie en 1972 et un séjour au Chili de mai 1975 à mai 1976. Le voyage en Mauritanie s'inscrit dans le cadre d'un programme d'assistance technique au ministère du Plan sous l'égide du Programme des Nations unies pour le développement, le PNUD. Sandra, qui m'accompagne, décide de consacrer son mémoire de maîtrise en sociologie aux migrations des populations de la campagne vers les villes, principalement la capitale, Nouakchott, suite à une vague de terribles sécheresses qui, au début des années 70, affectèrent la Mauritanie tout comme ses voisins sahéliens. En Colombie, mon sujet d'étude est l'analyse de l'impact sur la production agricole locale du Food for Peace Program, plus connu sous l'intitulé PL 480, qui a été mis en place par les États-Unis. Selon le PL 480, les États-Unis octroyaient une aide en produits agricoles, le pays récipiendaire s'engageant à vendre ces produits contre de la monnaie locale dont les fonds, dits de contrepartie, devaient, en principe du moins, être affectés à des projets de développement. A priori, l'idée était généreuse. Un*

*des problèmes était que cet afflux de produits agricoles, sous la forme d'une aide en nature, aboutissait le plus fréquemment à une dépression des prix agricoles locaux, ce qui diminuait l'incitation des paysans à produire et, par voie de conséquence, la production agricole elle-même. Je publie mes résultats, avec comme coauteur Roger Sandilands, dans : «The Side-effects of Foreign Aid : The Case of PL 480 Wheat in Colombia» (*Economic Development and Cultural Change*, 23, January 1975: 325-33). Ce type d'aide a depuis été abandonné, y compris par le Canada qui y avait aussi contribué. Peut-être que notre étude y fut pour quelque chose. Au Chili, à Santiago, je suis rattaché, comme analyste, à un vaste programme de recherche sur l'emploi en Amérique latine et dans la Caraïbe, placé sous l'égide de la Commission économique des Nations unies pour l'Amérique latine, la CEPAL. Cela me permet de publier des résultats, avec mon collaborateur, Norberto Garcia, dans un numéro de 1977 de la revue mexicaine *El Trimestre Económico*. Cela me donne aussi l'occasion, durant mon séjour à Santiago, d'apprendre à jouer de la guitare – j'avais déjà joué de la trompette et du piano au secondaire - et lors d'un court voyage, de traverser la cordillère des Andes en train, une expérience inoubliable.*

*Ma première véritable collaboration à notre Département, collaboration qui durera plusieurs années, est avec notre collègue **Claude Montmarquette**. Ce sont surtout des travaux concernant des problèmes d'économie publique, comme la corruption, le votant médian, la demande de dépenses militaires et l'aide étrangère. Nous inspirant des contributions de l'économiste américain, Mancur Olson, décédé en 1998, nous sommes les premiers, à l'occasion d'une étude effectuée pour le Conseil économique du Canada, à considérer l'aide publique au développement sous l'angle d'un bien public, ce qui étonne plus d'un fonctionnaire à Ottawa. L'article, que nous avons tiré de cette étude, «A Model of the Supply of Bilateral Foreign Aid» (*American Economic Review*, 23, January 1975: 325-336), est encore abondamment cité. Je dirais même que c'est ma publication la plus citée.*

- **Après l'économie du développement et l'économie publique, c'est l'histoire économique qui vous accapare et que vous ne quitterez plus. Comment expliquer ce changement d'intérêt?**
- *Tout d'abord, il faut bien dire qu'il n'y a pas nécessairement une cloison étanche entre l'histoire économique et les autres champs de notre discipline. En particulier, le développement et les enjeux de l'économie publique peuvent difficilement être appréhendés sans une bonne dose de culture historique, comme l'a magnifiquement illustré Mancur Olson dans ses nombreux ouvrages. En outre, ayant passé par Yale où, comme je vous l'ai dit, l'histoire économique occupait*

une place de choix, je n'étais pas indifférent non plus à cette branche du savoir. Il y a toutefois un élément déclencheur : la lecture, en 1984, de l'ouvrage de l'historien américain, William H. McNeill, *The Rise of the West : A History of the Human Community*, publié en 1963 à Chicago University Press et qui lui valut le National Book Award for History en 1964. L'ouvrage, lors de sa publication, avait eu un impact considérable car il remettait en cause les approches d'historiens, comme Arnold Toynbee et Oswald Spengler, qui avaient considéré les civilisations comme des entités distinctes sujettes à l'essor et au déclin. Pour McNeill, l'essor de l'Occident ne pouvait être compris que comme un phénomène d'expansion territoriale indissociable des développements intellectuels et des «révolutions» de nature démocratique. C'est surtout cette dimension de concurrence spatiale qui retient mon attention. Je me rends compte que la contribution de McNeill pouvait facilement, sur «le dos d'une enveloppe» en quelque sorte, être reformulée en termes des outils analytiques traditionnels de l'économie, comme nos bonnes vieilles courbes d'offre et de demande. C'est ce que je fis et, depuis, l'histoire économique a occupé toute ma recherche.

➤ **Plus précisément sur quels sujets?**

➤ Je me suis intéressé à la relation qui existe entre les changements dans les frontières politiques et le niveau de perception des impôts. Ceci m'amena à développer mes recherches sur l'histoire économique de l'Allemagne d'après la réunification de 1990, les Allemands ayant toujours eu d'excellentes données sur les finances publiques. J'ai été favorisé en cela par la visite à notre Département en 1986 de Ulrich Blum, l'actuel président de l'Institut für Wirtschaftsforschung, situé à Halle, dans l'État de Saxe-Anhalt. Nous sommes devenus collaborateurs et coauteurs, Ulrich nous visitant fréquemment. J'ai moi-même effectué plusieurs longs séjours en Allemagne, aux universités de Bamberg, Freiburg im Breisgau et Dresden ainsi qu'à l'Institut Max Planck à Iéna. Nous nous sommes intéressés, entre autres, à l'impact de la réunification allemande sur la productivité, suite à la rationalisation de l'appareil productif dans l'ancienne Allemagne de l'Est, étude qui a été publiée en 1998 dans le *Jahrbuch für Wirtschaftswissenschaften* (vol. 49, no 2 : 124-143). Entre-temps, Sandra et moi, nous nous étions séparés. Mon ex-épouse, après plusieurs années passées à l'Office national du film, poursuit présentement une très belle carrière à Radio-Canada. Je me suis remarié depuis avec Brigitte Daversin, française d'origine, qui a complété deux années de licence en études anglaises à la Sorbonne et a terminé son premier cycle ici. Elle est actuellement à la Direction des communications et

des relations publiques de l'Université de Montréal où elle fait partie de la rédaction de l'hebdomadaire d'information *Le Forum*. Nous avons un fils, Étienne.

➤ **En 1991, vous publiez aux éditions Blackwell *The Word and the Sword : How Techniques of Information and Violence Shaped Our World*. Les techniques de l'information, une nouvelle dimension de l'histoire économique?**

➤ En effet, mais j'avais des précurseurs et, en particulier, Harold Adams Innis qui fut professeur d'économie politique à l'Université de Toronto, bien que je ne l'aie jamais connu. Il décéda en 1952 alors que j'avais neuf ans. Innis, après avoir contribué à l'histoire économique du Canada avec sa fameuse théorie «vivrière» (staple theory) du développement, dans laquelle il montrait l'impact des exportations de grain et autres matières premières sur le régionalisme et la superstructure politique de notre pays, avait mis au point une théorie de la communication qui reposait sur la distinction entre les moyens de communication fondés sur le temps, comme les manuscrits et la tradition orale, et ceux fondés sur l'espace, comme la radio, la télévision et la presse écrite. Selon lui, les premiers, appelés à durer, favorisaient la vie communautaire et même la pensée métaphysique, tandis que les seconds, de nature éphémère, cherchaient à atteindre le plus grand nombre et favorisaient l'activité commerciale et aussi l'impérialisme. Marshall McLuhan, le gourou de la communication des années 70, reprit plusieurs des idées de Innis, dont il avait été l'étudiant à l'Université de Toronto. Dans *The Word and the Sword*, j'analyse, dans l'histoire de l'antiquité et des temps modernes, huit cas de changements dans le pouvoir de l'État, à savoir sa capacité de contrôler les frontières et de percevoir les impôts, ce pouvoir étant modifié par des innovations technologiques, véritables «chocs», soit en matière de communication, soit militaires. Dans mon analyse de la communication, le cadre proposé par Innis joue un rôle déterminant. D'ailleurs, en 1995, invité par Pierre Fortin, président de l'Association canadienne d'économie, j'ai, lors de la réunion annuelle de cette association, prononcé la Innis Lecture, sur le thème *Space, time, number : Harold A. Innis as evolutionary theorist*.

➤ **Vos travaux en histoire économique vous ont également valu une invitation à enseigner, lors de courts séjours, au Collège militaire de Saint-Cyr.**

➤ Oui, de 2001 à 2005. Suite au 11 septembre 2001, il y eut un resserrement des liens politiques entre la France et l'Amérique du Nord et les idées venues d'outre-Atlantique eurent sans doute un regain de succès auprès de la hiérarchie militaire de l'Hexagone, ce qui, avec le fait que je parle français, a expliqué, selon moi, cette

invitation. À partir de 2005, la situation changea avec les divergences franco-américaines sur la guerre en Iraq, ce qui, toujours à mon avis, mit fin à mes séjours à Saint-Cyr où j'avais enseigné en «troisième batterie», ce qui correspond, dans le pays de Descartes, ... à la 1^{ère} année. J'en ai néanmoins conservé d'excellents souvenirs.

➤ **Des projets?**

➤ Je compte publier prochainement un ouvrage de synthèse sur les travaux d'Harold Innis (toujours lui!) dont je vous livre le titre provisoire, *Information Technologies and the Nature of Revolution*. Je travaille également sur l'impact du nationalisme sur l'innovation durant la révolution industrielle. J'essaie, entre autres, d'expliquer pourquoi, durant la période 1700-1850, les Pays-Bas connurent peu d'innovations malgré des conditions économiques favorables alors que la France, où de telles conditions étaient loin d'être satisfaites, en connut beaucoup. Ma thèse est que le déclin du sentiment nationaliste aux Pays-Bas durant le siècle des lumières a été à la source de cette situation, l'inverse ayant prévalu en France. Parmi les projets à plus long terme, il y a un séjour au Moyen-Orient, possiblement en Syrie ou en Égypte. Je m'y prépare activement, suivant des cours de langue arabe à l'Université de Montréal et lisant beaucoup sur cette région que je connais mal.

➤ **Et, après Damas ou Le Caire, un nouveau livre sans doute, davantage axé sur l'histoire économique et la communication dans le monde musulman?**

➤ C'est certainement du domaine des possibilités. Même si je ne connais pas très bien le Moyen-Orient, je n'y suis peut-être pas un parfait inconnu. Après tout, mon ouvrage *The Word and the Sword* a été publié, en traduction turque, en 1997, aux éditions DOST, à Ankara, sous le titre *Kalem ve Kiliç*.

➤ **Vos loisirs?**

➤ Je joue du piano. Brigitte et moi allons fréquemment au cinéma. J'essaie de rester en forme, faisant, plusieurs fois par semaine, de l'aérobic au CEPSUM et courant avec des collègues sur le Mont-Royal. Quand la saison s'y prête, je viens à vélo à l'Université. Je suis aussi avec beaucoup de plaisir et d'intérêt le parcours des enfants. Evan termine son Ph.D. en finance à l'Université de Rochester. Sonia achève un doctorat à la Faculté de musique de notre Université. Son instrument est le piano. Elle fait partie d'un ensemble de musique classique contemporaine du nom de *Qat* à géométrie variable qui a récemment joué au théâtre La Chapelle à Montréal et qui se produira prochainement à Toronto et au Colorado. Sonia a également joué en concert sous la direction du musicien d'origine québécoise et trinitadienne dont les talents artistiques ne se comptent plus, Grégory Charles, dans l'inoubliable *Rhapsody in*

Blue de George Gershwin. Étienne obtiendra cette année son baccalauréat international au Collège Brébeuf à Montréal et compte s'inscrire à HEC Montréal. Sa passion est la conception de nouveaux produits susceptibles d'être mis sur le marché.

➤ **Un conseil pour nos étudiants?**

➤ Faire constamment le lien entre la théorie et la pratique et j'entends ici par pratique, plus spécialement l'économie positive.

Citations retenues par L'Éconolien

« On fait la science avec des faits, comme on fait une maison avec des pierres; mais une accumulation de faits n'est pas plus une science qu'un tas de pierres est une maison »

Henri Poincaré, mathématicien français (1854-1912)

« J'ai passé les trois derniers jours à l'étudier (NDLR : le budget américain de 1956). Je suis un économiste professionnel. Je peux vous dire qu'il y a deux personnes, aux États-Unis, qui savent ce qu'il y a dans le budget qui nous est soumis : le directeur du Budget et moi-même. Et je pleure car, bien que j'ai été professeur d'université, je suis incapable de vous dire ce qu'il y a dans ce budget »

Paul Howard Douglas (1892-1976), père de la fonction de production Cobb-Douglas et sénateur de l'État de l'Illinois, lors de la séance d'examen du budget au sénat américain en 1956

« La relation étroite qu'entretient la filiale afghane (NDLR : de Coca-Cola) avec Coca-Cola Pakistan pourrait aussi contribuer à un rapprochement entre Kaboul et Islamabad, qui s'accusent mutuellement de ne pas faire assez pour lutter contre le terrorisme »

Agence France-Presse, 12 septembre 2006, suite à l'inauguration à Kaboul d'une nouvelle usine de Coca-Cola par le président afghan Hamid Karzaï. Note : de source bien informée, L'ÉCONOLIEN a appris, depuis la diffusion de cette nouvelle, que le haut commandement des Talibans a l'intention d'inaugurer l'ouverture d'une usine de Pepsi-Cola dans la région de Kandahar afin de contrer cette forme de coalition pour le moins inattendue.

L e diagnostic de nos docteurs

Durant les dernières semaines de 2006, les docteurs en médecine du Québec rechignèrent, pour des raisons surtout salariales, à poser des diagnostics. Cela n'a heureusement pas été le cas pour nos docteurs en sciences économiques des derniers mois, **Thierno Diallo** (janvier), **Hervé Lohoues** (mars) et **Patrick de Lamirande** (septembre), qui nous ont offert au total neuf essais, soit trois par thèse.

Thierno Diallo : titre de la thèse : **Fusion et groupage en différenciation verticale**. Directeur de recherche : Abraham Hollander; co-directeur : Lars Ehlers; examinateur externe : Claude Crampes (Université de Toulouse I), représenté par Sidartha Gordon; membre du jury : Olivier Armandier; président-rapporteur et représentant du doyen de la FES : Gérard Gaudet.



Thierno Diallo

Thierno s'est intéressé à la fusion et au groupage tels que pratiqués par des firmes présentes dans des marchés essentiellement en concurrence imparfaite. Les fusions d'entreprises? On croit avoir tout lu sur le sujet tant elles sont devenues fréquentes. Thierno nous en apprend cependant davantage montrant, entre autres, que dans le cas où deux firmes produisant un bien différencié fusionnent, il est à craindre que le bien-être collectif diminue. Le groupage? De prime abord, le terme (*bundling* en anglais) fait mal aux oreilles. Il dit néanmoins bien ce qu'il veut dire. Il s'agit, pour une firme, de mettre ensemble des produits qui ont des liens entre eux afin de les vendre en groupe (*bundle*), comme le font, par exemple, les sociétés de télécommunications qui nous offrent dans un paquet ficelé, pourrait-on dire, services téléphoniques, images vidéo et accès rapide à l'Internet. Thierno étudie deux cas de groupage. Dans le premier cas, il se demande si une firme a intérêt à grouper deux biens quand elle fait face à une firme rivale qui produit un des deux biens et qu'elle-même a le monopole de la production de l'autre bien. Réponse : le groupage n'est pas profitable si le premier bien que la firme produit a une qualité supérieure à celle du même bien produit par la firme rivale. L'inverse est tout aussi vrai. Dans le deuxième cas, il étudie un duopole où chacune des firmes offre les mêmes composantes de ce qui pourrait être un groupe. Sa question : les firmes devraient-elles, chacune, vendre les composantes séparément ou en groupe? Réponse : en groupe. Cette stratégie diminue en effet l'intensité de la concurrence, ce qui, on l'aura deviné, réduit le surplus du consommateur.

Hervé Lohoues : titre de la thèse : **Essais sur l'exploitation d'un stock commun de ressource naturelle par des agents hétérogènes**. Directeur de recherche : Gérard Gaudet; examinateur externe : Hassan Benchekroun

(Université McGill); membre du jury : Sidartha Gordon; président-rapporteur et représentant du doyen de la FES : Yves Sprumont.



Hervé, sa conjointe Michelle et leur fils Éphraïm

De toute évidence, Hervé

est fasciné par les poissons, pas nécessairement comme résidents d'aquariums ou grillés sur du charbon de bois, mais plutôt en tant que stock commun d'une ressource naturelle (*common pool resource*), c'est-à-dire d'une ressource dont l'extraction («pêche») n'exclut a priori personne, mais qui entraîne une rivalité entre les agents économiques la pratiquant («les pêcheurs»). Le point de départ de la thèse est que ces agents sont hétérogènes. Il peut tout d'abord exister une *asymétrie de taille*. La pêche est en effet susceptible d'être pratiquée par des sociétés propriétaires de chalutiers hautement mécanisés, véritables usines flottantes, comme par de petits pêcheurs se déplaçant en pirogue, munis de leur seul filet. Il peut aussi y avoir une *asymétrie intrinsèque* liée à des comportements différents, comme dans le cas où les agents ont des taux d'actualisation différents. Une des contributions de Hervé est de tenir compte dans son analyse des deux types d'asymétrie. Une autre originalité du travail tient au fait que la rivalité entre les agents n'est pas seulement considérée au niveau de l'extraction de la ressource, mais également au niveau de sa commercialisation. Ceci permet à Hervé d'étudier divers cas de figure. Donnons ici quelques résultats qui nous ont paru particulièrement intéressants. Au niveau de l'industrie, l'accroissement de la proportion d'agents de grande taille et l'augmentation de la différence entre les taux d'actualisation augmentent tous deux le taux global d'extraction. Au niveau des agents individuels, l'impact dépend cependant du type d'asymétrie qui est introduit et de l'élasticité de l'utilité marginale desdits agents. En outre, en présence de rivaux de grande taille, les petits agents commencent tôt à extraire davantage, anticipant une baisse du prix du marché de la ressource suite à l'extraction à grande échelle que peuvent se permettre ceux avec lesquels ils sont en concurrence, ce qui clairement renforce les résultats précédents. Finalement, les équilibres stationnaires obtenus pour le stock de la ressource sont influencés par les différences dans les coûts de production entre agents. Dans sa conclusion, Hervé précise que le nombre de firmes de chaque type qu'il a retenu dans ses modèles est exogène. Il suggère qu'à l'occasion de recherches futures, il soit tenté de rendre cette variable endogène. À suivre donc!

Patrick de Lamirande : titre de la thèse : *Trois essais en théorie microéconomique*. Directeur de recherche : Walter Bossert; co-directeur : Lars Ehlers; examinateur externe : Licun Xue (Université McGill); membre du jury : Yves Sprumont; président-rapporteur : Michel Poitevin; représentante du doyen de la FES : Marie Allard (HEC Montréal).

La théorie des contrats est le champ de recherche de Patrick. Dans un premier essai, il se demande si une firme en situation de monopole et produisant plusieurs biens a intérêt à surveiller ou contrôler – on dit aussi «monitorer» – les achats effectués par ses clients. Il y a contrôle ou contrat monitoré si le contrat ne peut pas être acheté plus d'une fois. Il y a absence de contrôle ou contrat non monitoré si le contrat peut être acheté plusieurs fois. Un exemple est celui de la restauration rapide. Le restaurant peut offrir des certificats à rabais pour un repas spécifique, comme une cuisse de dinde à la sauce de canneberge le jour de Noël, tout en laissant le choix aux clients de consommer au prix régulier n'importe quelle quantité d'autres mets durant le restant de l'année. La conclusion de Patrick est qu'une telle firme a intérêt à offrir au moins un contrat non monitoré. Le deuxième essai s'adresse à ce qui est typiquement appelé le *House Allocation Problem*, à savoir l'allocation d'un nombre fini de biens indivisibles entre agents qui ne peuvent recevoir au terme de l'allocation qu'une unité du bien (allocation de chambres entre colocataires, de bureaux entre professeurs, etc.), aucune compensation monétaire n'étant, en outre, permise entre les différents agents. Patrick identifie une série de contraintes ou de conditions pour qu'un sous-ensemble d'allocations de cette nature soit optimal au sens de Pareto. Dans son troisième essai, il s'attache, d'une part, à la conception d'un contrat optimal entre un travailleur averse au risque et une firme neutre au risque et, d'autre part, à l'évaluation des effets d'une fusion entre deux firmes ayant des recettes aléatoires, insistant sur le rôle joué par le taux d'actualisation.

La boucle est ainsi bouclée entre nos trois docteurs. Thierno s'était aussi intéressé aux fusions, bien que dans un contexte quelque peu différent. Hervé avait souligné le rôle joué par le taux d'actualisation dans le comportement des firmes exploitant une ressource naturelle. Mais, ne nous aventurons pas plus dans ce genre de «super» synthèse. **L'ÉCONOLIEN** risquerait d'en perdre sa crédibilité scientifique!

Thierno Diallo est professeur à l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC), vivant au Saguenay avec son épouse, Adama, infirmière de son état, et leur fille, Diara, âgée de près de deux ans. Il participe, en outre, au programme de délocalisation du baccalauréat en administration offert par l'UQAC à l'étranger, ce qui lui a déjà valu d'enseigner à Casablanca et à Marrakech. Le mois dernier, il a également donné un cours de finances publiques dans le cadre du

Master en développement offert à l'Université Senghor d'Alexandrie. On peut voir régulièrement Thierno intervenir dans des débats sur l'économie du Saguenay présentés à la chaîne régionale de Radio-Canada. **Hervé Lohoues** est à Boston, comme associé de la maison mère de *Analysis Group*, un cabinet international de consultation spécialisé dans l'étude des aspects économiques et financiers des litiges, ceux-ci pouvant porter aussi bien sur des questions environnementales que de propriété intellectuelle. Ledit cabinet a aussi pignon sur rue à Montréal. Jusqu'à présent, Hervé a surtout travaillé sur des dossiers impliquant des secteurs particuliers d'activité, comme l'industrie du tabac et les fonds mutuels, ainsi que sur les systèmes de santé, ayant dû construire d'«immenses» bases de données nécessaires à l'élaboration des modèles économétriques qu'il utilise pour répondre aux questions posées. Hervé séjourne sur les berges de la rivière St. Charles en compagnie de sa séduisante épouse, Michelle, titulaire d'un doctorat d'État en pharmacie de l'Université d'Abidjan et d'un MBA en gestion pharmaceutique de l'Université Laval, Michelle portant tous ses efforts actuels sur le perfectionnement de son anglais. Le couple a deux fils, Ephraïm, 7 ans, qui est en première année de la *Baker School* à Brookline où il fait des progrès considérables dans la langue de nos voisins, et Nathan, 2 ans, qui s'apprête à faire de tels progrès. **Patrick de Lamirande** est économiste au Bureau de la concurrence du Canada, situé à Gatineau, dans l'Outaouais. Il agit comme expert interne pour l'analyse des différents cas soumis au Bureau (fusions, cartels, prix d'éviction, abus de position dominante, etc.) et aide à l'élaboration de stratégies de poursuite lorsque de tels cas aboutissent au Tribunal de la concurrence. Patrick et sa conjointe, Véronique Legault, habitent, avec leur fille Daphnée âgée de 19 mois, dans le charmant secteur de Gatineau connu sous le nom de Aylmer et, aux dernières nouvelles, travaillaient activement à l'élargissement de leur petite famille.

Vous désirez consulter une thèse de doctorat, voire un rapport de recherche ou un mémoire de maîtrise en sciences économiques, dont vous auriez repéré le titre sur notre site Web (www.sceco.umontreal.ca/). Prenez contact avec notre documentaliste (514)343-6111 poste 3840. Nous nous ferons un plaisir de vous recevoir à notre Centre de documentation au 3150, rue Jean-Brillant, 6e étage, local C-6070. Le texte souhaité, un siège confortable et un breuvage vous y attendront. Ce sera aussi un privilège que de vous revoir dans nos murs.

J'ai lu

Vous avez toujours voulu savoir, sans oser le demander, comment est mesurée la pauvreté, quelle est son intensité, quelle est sa sévérité et de quelle manière elle peut être éradiquée. Les réponses vous sont apportées dans le remarquable ouvrage de Jean-Yves Duclos et Abdelkrim Araar, *Poverty and Equity : Measurement, Policy and Estimation with DAD*, publié en 2006 conjointement par Springer (New York, NY) et le Centre de recherches pour le développement international (Ottawa), les auteurs étant membres du réseau international de recherche *Poverty and Economic Policy* (PEP) et chercheurs au Centre Interuniversitaire de Recherche sur le Risque, les Politiques Économiques et l'Emploi (CIRPÉE), situé à l'Université Laval à Québec et institution hôte dudit réseau.

Dans les deux premières parties de cet ouvrage de près de 400 pages, Duclos et Araar présentent une discussion rigoureuse des problèmes fondamentaux, théoriques et empiriques, posés par la mesure du bien-être et de la pauvreté et les différentes méthodologies qui furent proposées à cette fin. Dans une troisième partie, ils s'attardent aux méthodes récentes qui furent conçues pour tester le degré de résistance (*robustness*) de différentes formes de classement des individus selon leur degré de pauvreté ou leur position dans l'échelle de la distribution des revenus, une importance particulière étant accordée aux critères de justice sociale retenus. Dans la quatrième partie, ils examinent les diverses manières dont des politiques appropriées peuvent, dans un contexte de croissance économique, alléger la pauvreté, renforcer l'équité et favoriser le bien-être. C'est toutefois la cinquième partie qui est la plus novatrice de l'ouvrage. Duclos et Araar y présentent le logiciel DAD (*Distributive Analysis / Analyse distributive*) dont ils sont les auteurs et qui a déjà été utilisé dans plus d'une centaine de pays à des fins d'analyse et de comparaison du bien-être, de la pauvreté et de la distribution des revenus sur la base de données microéconomiques, comme celles fournies par les enquêtes auprès des ménages qui furent effectuées au Burkina Faso, au Cameroun et au Sénégal. DAD permet, en effet, l'estimation d'une batterie d'indicateurs et de courbes, et pas seulement de la belle Lorenz, qui s'avèrent utiles pour faire de telles comparaisons. Il contient aussi des tests d'inférence statistique sans lesquels il serait difficile de concevoir des politiques et des programmes de redistribution et de lutte contre la pauvreté comme d'en estimer les impacts. La sixième partie offre des exercices d'application de DAD. La solution de ces exercices, comme le logiciel lui-même, peuvent être gratuitement téléchargés à www.mimap.ecn.ulaval.ca. S'abstenir cependant, ceux qui n'ont pas un bon bagage mathématique et statistique et, pour l'achat de l'ouvrage,... les pauvres eux-mêmes! Le prix du livre est en effet de 119 \$US, la maison Springer ne prévoyant pas, semble-t-il, d'édition brochée, du moins à court terme.

On avait craint, avec la disparition, le 30 août 2006, de Naguib Mahfouz, lauréat du prix Nobel de littérature en 1988, que Le Caire ait perdu son dernier chroniqueur de talent, capable de décrire, d'une manière romancée, les complexités de la société de la capitale égyptienne. Qu'on se détrompe! Le vide, que l'on redoutait, a été superbement comblé par Alaa El Aswany dont l'ouvrage, *L'Immeuble Yacoubian (Imrat Ya'qubyan)*, paru en langue arabe en 2002, vient d'être publié en 2006 en traduction française aux éditions Actes Sud à Paris (prix : 37,55 \$CA).

Le cadre des romans de Mahfouz avait été Le Caire des années 30 et 40, époque d'une royauté égyptienne pliée sous le joug britannique, et, plus tard, celui de l'ère nassérienne. Le Caire de El Aswany est celui d'aujourd'hui. El Aswany, avocat de formation, situe le coeur de l'action dans un immeuble de la rue Soliman Pacha, construit en 1934 par le millionnaire Hagop Yacoubian, président de la communauté arménienne d'Égypte, et auquel il donna son nom. À la fin des années 90, l'Immeuble Yacoubian a perdu sa splendeur d'antan. Sur le toit, des paysans, venus du Delta, logent dans des cabanes en fer destinées à l'origine à servir d'entrepôts de victuailles et autres biens à des locataires bien nantis. Les occupants actuels de l'immeuble et ceux avec lesquels ils entretiennent des relations forment un groupe éclectique, microcosme de la petite société cairote de la fin du millénaire, sur lequel l'auteur pose un regard à la fois éclairé et affectueux. Il y a Taha, le fils du concierge, jeune homme studieux dont l'ambition est de devenir policier, mais qui, se heurtant au clientélisme en vigueur dans l'administration de l'État, rejoindra les Frères Musulmans et participera à des attentats meurtriers. Les entretiens de Taha avec les dirigeants des Frères Musulmans constituent une véritable visite guidée du mouvement et de ses arcanes. Il y a sa fiancée, Boussaina, qui comprend rapidement que, pour conserver son emploi, elle doit accepter les faveurs de son patron. Il y a, personnage truculent et drôlement sympathique, le vieux Zaki Dessouki, aristocrate désargenté, francophile (il adore Piaf), amateur autant de cigares cubains que de femmes et d'alcool, et aussi dépositaire de l'histoire du Caire et de son faste de l'entre-deux-guerres. Et d'autres, dont des hommes d'affaires véreux et des fonctionnaires non moins malhonnêtes qui conduisent leurs louches combines avec l'approbation, voire la complicité, d'un pouvoir entre les mains d'un dictateur pas aussi mythique qu'on pourrait le croire, appelé le Grand Homme. Chaque personnage a droit, dans la première partie du livre, à son chapitre qui nous aide à mieux le comprendre, lui-même et son passé, occasion pour l'auteur de lier la narration à l'histoire de l'Égypte contemporaine. Très rapidement cependant, les différents protagonistes s'entrecroisent, s'aiment, s'insultent ou se font des coups bas pour chacun connaître un destin malheureux ou heureux en fin d'ouvrage, le plus comblé étant celui qui était le moins promis à un tel sort. Bref, un livre fascinant dont il est difficile d'interrompre la lecture et que devrait

posséder tout visiteur potentiel d'une Égypte où rien n'est simple. Soulignons l'excellente traduction du livre de l'arabe égyptien au français, faite par Gilles Gauthier, qui a su préserver la poésie de la langue originelle et conserver, en l'absence de toute lourdeur de style, les mélodieuses redondances de langage propres aux parlers sémitiques. L'Immeuble Yacoubian a fait l'objet d'un film éponyme, sorti en salle en août 2006, dont le réalisateur est l'Égyptien Marwan Hamed. Le film a obtenu le Grand Prix IMA du long métrage à la 8^e Biennale des cinémas arabes, qui s'est tenue à Paris, en juillet 2006, à l'Institut du Monde Arabe.

Il y a quelques mois, nous avons visionné l'entretien accordé à l'émission *Tout le monde en parle* (pas celle de Guy A. Lepage, mais celle, défunte, de Thierry Ardisson) par Laurent Joffrin à l'occasion de la parution de son ouvrage *Histoire de la gauche caviar*, publié aux éditions Robert Laffont, à Paris (prix : 18 euros). Nous nous étions promis de savourer le livre devant une assiette d'œufs d'esturgeon, un verre de vodka à la main. Les œufs et la vodka ne nous déçurent pas. Dans l'ouvrage, en revanche, il y avait, c'est le cas de le dire, à boire et à manger.

La gauche caviar, « une gauche qui aime le peuple, mais se garde de partager son sort », « une gauche qui vote avec les ouvriers et dîne avec les bourgeois », telles sont quelques-unes des définitions proposées par Laurent Joffrin. La gauche caviar est la *Toskaner Fraktion* des Allemands, ses membres passant, paraît-il, leurs vacances d'été en Toscane, la *Champagne Left* des Anglais, les *Fifth Avenue Liberals* des Américains et, cela va de soi bien qu'elle ne soit pas mentionnée dans le livre, la « gauche Plateau » des Montréalais. Selon Joffrin, la gauche caviar a été de toutes les époques. Dans l'antiquité romaine, il y eut les frères Gracques, Caius et Tiberius, qui proposèrent une réforme agraire, destinée à redistribuer des terres laissées incultes par des propriétaires absentéistes, et dont la vie se termina tragiquement sous les coups des patriciens et d'un petit peuple lui-même divisé, ce qui fait dire à l'auteur qu'on peut être « gauche caviar » et avoir du courage, un exemple récent de cet amalgame étant celui de Bernard Kouchner, fondateur de Médecins sans frontières puis de Médecins du monde, lorsqu'il était en mission au Kosovo. Dans l'histoire, il y eut aussi le bien né Marquis de La Fayette, dont l'action fut décisive dans la défaite de la monarchie et de la noblesse anglaise dans ses colonies d'Amérique, Talleyrand, qui, affligé d'un pied bot, haïssait en secret la société de son époque dont il ressentait la condescendance à son égard, ce qui ne l'empêchait pas d'offrir des soirées élégantes et libertines aux membres de cette même société tout en étant évêque d'Autun, et, plus près de nous, Keynes, né de parents universitaires, qui, peut-on lire, « fit plus pour la classe ouvrière que tous les Lénine de la Terre », Jack Lang, socialiste, mais néanmoins domicilié Place des Vosges, John Kennedy, dont le père était un milliardaire sans beaucoup de scrupules et qui reprit le flambeau laissé par Roosevelt et son

New Deal, et enfin l'incontournable et médiatique Bernard-Henri Lévy (BHL), héritier lui aussi d'une considérable fortune paternelle, amassée principalement dans l'industrie du bois. Et nous en passons.

Comme on pouvait s'y attendre d'un auteur qui est directeur de la rédaction du *Nouvel Observateur*, le livre, écrit dans un style élégant, se lit bien. Il est cependant difficile d'y trouver un dénominateur commun aux personnages évoqués. Leur richesse, héritée ou acquise? Pas toujours. Les frères Gracques étaient de souche plébéienne. Leur amour du petit peuple? Rien n'est moins certain. Certains le regardèrent de haut et ne voulurent jamais le côtoyer au quotidien, ce qui est peut-être une autre définition de la gauche caviar. Plusieurs arguments nous laissent aussi sur notre faim. Pour Joffrin, le socialiste Lionel Jospin, bien qu'il possède une maison à l'île de Ré, ne fait pas partie de la gauche caviar à cause de son allure austère et du fait qu'il n'a rien du personnage mondain ou du « leader à paillettes ». Il est vrai que sa maison est « petite », souligne l'auteur. Une grande partie de l'ouvrage est en outre consacrée aux péripéties de la vie politique française des décennies passées, qui n'ont pas toujours une relation claire avec le thème général de l'ouvrage et dont les détails sont difficilement compréhensibles pour quiconque n'a pas lu avec attention la presse française, quotidienne et hebdomadaire, des 30 dernières années. La conclusion de l'auteur est que la gauche caviar actuelle s'est coupée du peuple alors qu'elle avait su en être un porte-parole efficace, ayant « succombé aux sirènes libérales » et adopté « un verbiage moderniste et bobo ». Il lui propose de rejouer ce rôle de porte-parole moyennant son implication dans la défense des valeurs démocratiques et socialistes dans une société vivant dans une économie de marché. Incontestablement, le message est noble. À vous la parole, BHL!

Alfred Senmart

Un livre vous a tenu compagnie dans le train, l'autobus, l'avion ou, tout simplement, dans votre salon ou sur le bord du lac. Faites-nous partager le plaisir de votre lecture en contribuant à « J'ai lu » par votre compte-rendu littéraire.

Calendrier 2007 des rencontres scientifiques

- 2007 Annual Conference of the Economic History Society, Peter Chalk Centre on the Streatham Campus at the University of Exeter, Devon, UK, March 30-April 1 (www.ehs.org.uk/society/annualconferences.asp)
- Economic Commission for Latin America and the Caribbean (ECLAC) : *First Regional Meeting on Computable General Equilibrium Modeling : Contributions to Economic Policy in Latin America and the Caribbean*, Santiago de Chile, April 12-13 (andres.schuschny@cepal.org).
- International Academy of Business and Public Administration Disciplines (IABPAD) Spring Conference, Dallas, TX, 3-6 May (www.iabpad.com)
- Centre interuniversitaire de recherche en économie quantitative (CIREQ) (www.cireq.umontreal.ca):
 - ✓ *Économétrie de la finance*, Hôtel de l'Institut, Montréal, 4-5 mai
 - ✓ *2007 Canadian Economy Theory Conference*, HEC Montréal, Montréal, 11-13 mai
 - ✓ *Recent Developments in Optimal Monetary Policy*, Hôtel de l'Institut, 24-25 mai
- 47^{ième} Congrès annuel de la Société canadienne de science économique (SCSE), Hôtel Loews Le Concorde, Québec, QC, 16-17 mai (scse2007@ecn.ulaval.ca)
- 32^{ième} Congrès annuel de l'Association des économistes québécois (ASDEQ) : *Économie et développement durable : une alliance réaliste?* Hôtel Loews Le Concorde, Québec, QC, 17-18 mai
- 55^{ième} Congrès de l'Association internationale des économistes de langue française (A.I.E.L.F.), Varsovie, 21-23 mai (Aielf@aol.com)
- 41^e Congrès de l'Association canadienne d'économie, Université Dalhousie, Halifax, NS, 1-3 juin (<http://economics.ca/fr/>)
- 5th INFINITI Conference on International Finance, Trinity College, Dublin, 11-12 June (www.tcd.ie/iiis/pages/events/infiniti2007.php)
- Logic, Game Theory and Social Choice 5th International Conference, Bilbao, 20-22 June (www.lgs-5.com)
- 2007 North American Summer Meeting of the Econometric Society, Duke University, Durham, NC, 21-24 June (www.econ.duke.edu/NASM/)
- European Association of Environmental and Resource Economics (EAERE), 15th Annual Conference, University of Macedonia, Thessaloniki, 27-30 June (www.eaere2007.gr)
- 18th Annual Meetings of the Society for Economic Dynamics, Prague, 28-30 June (www.economicdynamics.org/sed2007.htm)
- Australasian Meeting of the Econometric Society, St Lucia Campus of The University of Queensland, Brisbane, 3-6 July (www.uq.edu.au/economics/esam07/)
- *Q-Squared in Policy : A Conference on the Use of Qualitative and Quantitative Methods of Poverty Analysis in Decision-Making* (sponsored by the International Development Research Centre - IDRC), Centre for International Studies, University of Toronto, Toronto, ON, 7-8 July (www.q-squared.ca)
- 11th World Multi-conference on Systemics, Cybernetics and Informatics (WMSCI), Orlando, FL, 8-11 July (www.iiis-cyber.org/wmsci2007)
- 2007 Far Eastern Meeting of the Econometric Society, Taipei, 11-13 July (www.sinica.edu.tw/econ/femes2007/)
- NBER 2007 Summer Institute, Cambridge, MA, mid-July to mid-August (www.nber.org/callforpapers/call_sio7.html)
- 2007 Joint Statistical Meetings of the American Statistical Society, Salt Palace Convention Center, Salt Lake City, UT, July 29-August 2 (www.amstat.org/meetings/jsm/2007/)
- 22nd Annual Congress of the European Economic Association and 62nd European Meeting of the Econometric Society, Budapest, 27-31 August (www.eea-esem-budapest2007.hu/common/main.php)
- 64th International Atlantic Economic Conference, Savannah, GA, 7-10 October (www.iaes.org)
- Deuxième colloque international du Centre de recherche sur les innovations sociales (CRISES) : *Créer et diffuser l'innovation sociale – De l'initiative à l'institutionnalisation*, UQÀM, Montréal, QC, 8-9 novembre (www.crises.uqam.ca/pages/fr/activities.aspx)

Nous vous invitons vivement à visiter le site Internet du Département à l'adresse : www.sceco.umontreal.ca. On y trouve un ensemble complet d'informations sur le Département, les programmes qu'il offre, les séminaires qui s'y donnent ainsi que les numéros de L'Éconolien. À cet égard, si vous préférez consulter L'Éconolien en ligne plutôt que le recevoir par la poste, nous apprécierions que vous en avisiez Suzanne Larouche-Sidoti (suzanne.larouche-sidoti@umontreal.ca) téléphone : 514-343-6854 ou télécopieur : 514-343-7221.

Mots croisés de Suzanne

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2				■				■				
3		■				■						
4									■			
5					■			■			■	
6							■			■		
7						■						■
8			■		■							
9		■		■			■					
10								■				■
11	■				■				■		■	
12						■						

HORIZONTALEMENT

- 1) Situations économiques, sociales, ..., résultant d'un ensemble de facteurs définis.
- 2) Lettre grecque – Comité international olympique – Nom de nos premières dents.
- 3) Dans l'armée, on doit faire ces exercices – Se libérer.
- 4) Dont deux côtés non parallèles sont égaux (pl.) – Trois fois.
- 5) Succède – C'est-à-dire – Ajout au bas d'une lettre.
- 6) Quand on l'entend, on regarde dans le rétroviseur et l'on voit un policier qui nous fait signe d'arrêter ... on pense que ça va probablement coûter cher – Je dis souvent que mon mari l'est ..., mais ça ne veut pas dire que je vais le faire fondre – Voyelles.
- 7) Face d'une médaille – Patrick bien connu ... ou pratique pour payer.
- 8) Négation – Décerna un diplôme.
- 9) Appris - Capitale de l'Himachal Pradesh.
- 10) Usées – C'est un numéro très confidentiel.
- 11) Elle a succédé à la Société des Nations – A cours en Bulgarie.
- 12) Selon ce collègue de J.M. Keynes, les salaires auraient dû baisser à la fin des années 30 pour relancer l'économie – Moyen de transport de Tarzan (pl.).

VERTICALEMENT

- 1) Développement, expansion.
- 2) Interjection – Action de suivre en vue de contrôler – La pièce la plus importante du jeu d'échecs, qu'il s'agit de mettre échec et mat.
- 3) Connue d'un très grand nombre de personnes – Interminable.
- 4) Jaunisse – Composition musicale pour deux voix.
- 5) Jaune ou rouge mêlé de brun – Notre-Seigneur – Sélénium.
- 6) Négation – Au fond de la bouteille - On l'exigeait quand quelqu'un nous avait vraiment offensé.
- 7) Péninsule comprise entre la mer du Japon et la mer Jaune – Exprime le rire – Assaisonnement.
- 8) Quand on en rencontre un, on a un problème – Étonnamment, ce mot n'est pas dans les dictionnaires, mais quand on a oublié une chose importante ... il sort tout seul – Chiffres romains.
- 9) Avion sûrement inconfortable lors de grands vents – Préparation à base d'amandes, de noisettes grillées, caramélisées et broyées.
- 10) Enlèvements – Chiffre opposé à arabe.
- 11) Nom gaélique de l'Irlande – Pour étudier à l'Université, il a fallu que vous le soyez.
- 12) Hirondelle de mer – Il ne boit plus – On dit qu'il faut toujours en garder un dans sa manche.

La solution paraîtra dans la rubrique L'Éconolien du site Web du Département le 30 mars.

Publié par le Département de sciences économiques de l'Université de Montréal.

Rédaction : André Martens en collaboration avec Suzanne Larouche-Sidoti.

Adresse : L'Éconolien

Département de sciences économiques

Université de Montréal

C.P. 6128, succ. Centre-ville

Montréal, Qc, H3C 3J7

Courriel : andre.martens@umontreal.ca

Téléphone : (514)343-7390; Télécopieur : (514)343-7221